

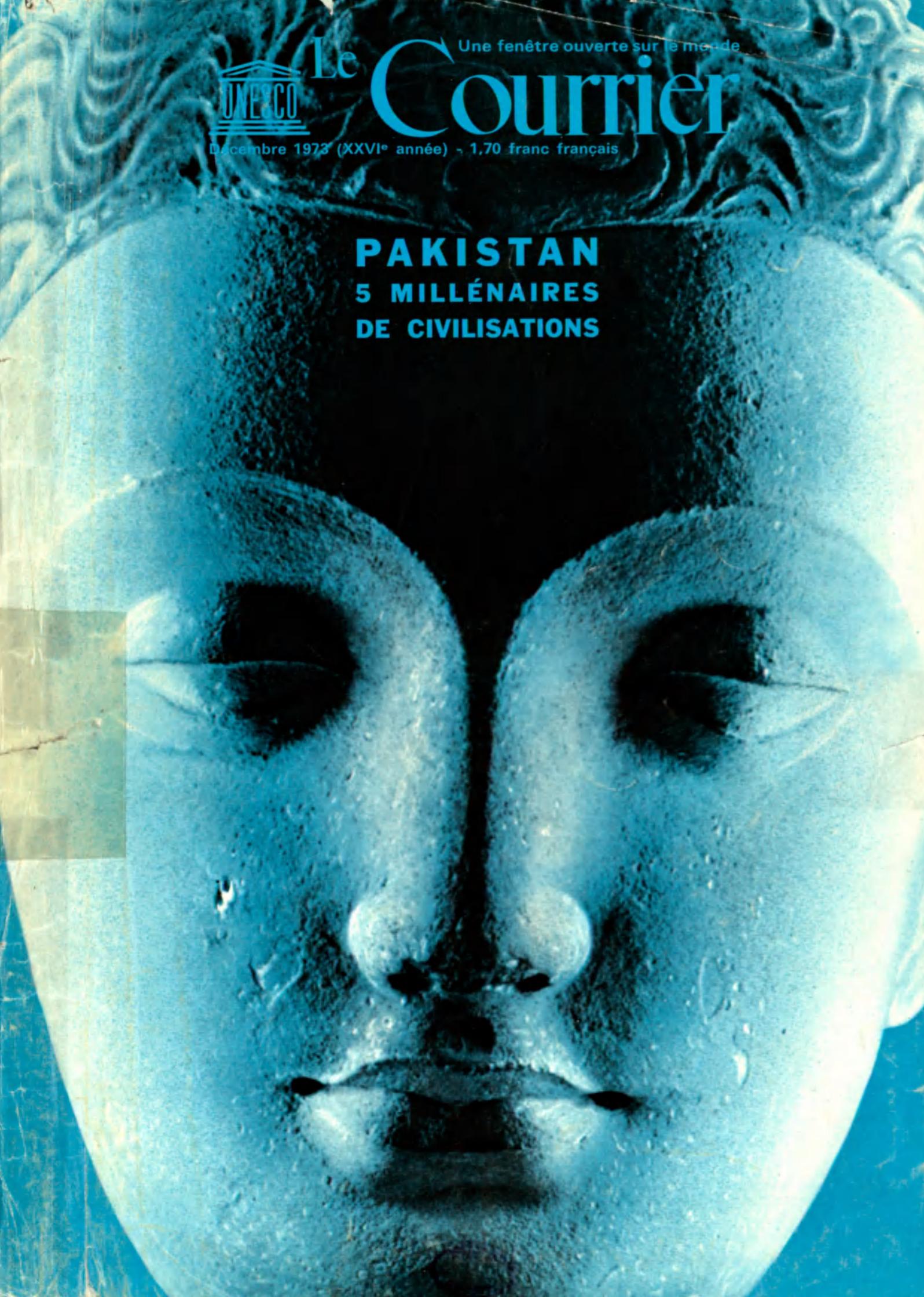


Le **Courrier**

Une fenêtre ouverte sur le monde

Décembre 1973 (XXVI<sup>e</sup> année) - 1,70 franc français

**PAKISTAN  
5 MILLÉNAIRES  
DE CIVILISATIONS**





## TRÉSORS DE L'ART MONDIAL

83

**TURQUIE**

### **La jeune femme Hittite**

Berceau de civilisations dont l'origine se perd dans la nuit des temps, la Turquie conserve d'innombrables témoignages de son passé prestigieux; ainsi des Hittites qui, il y a 4 000 ans environ, développèrent leur art et leur culture en Anatolie centrale pendant plus de six siècles. Contemporains des Assyriens et des Phéniciens, ils le furent aussi des civilisations de l'Indus et de celle de Mohenjo-Daro (v. page 14). Ces artisans d'Anatolie travaillaient avec virtuosité les métaux comme en témoigne cette statuette de bronze (7 cm de hauteur) datant de quelque 3 500 ans et qui représenterait une maternité, toute de grâce et de délicatesse.

**DÉCEMBRE 1973**  
**26<sup>e</sup> ANNÉE**

**PUBLIÉ EN 15 LANGUES**

Français	Arabe	Hébreu
Anglais	Japonais	Persan
Espagnol	Italien	Néerlandais
Russe	Hindi	Portugais
Allemand	Tamoul	Turc

Mensuel publié par l'UNESCO  
Organisation des Nations Unies  
pour l'Éducation,  
la Science et la Culture

Ventes et distributions :  
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris

Belgique : Jean de Lannoy,  
112, rue du Trône, Bruxelles 5

**ABONNEMENT ANNUEL : 17 francs fran-**  
**çais. Envoyer les souscriptions par mandat**  
**C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco,**  
**place de Fontenoy, 75700 Paris.**

★

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

★

**Bureau de la Rédaction :**  
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris, France

**Directeur-Rédacteur en chef :**  
Sandy Koffler

**Rédacteur en chef adjoint :**  
René Caloz

**Adjoint au Rédacteur en chef :**  
Olga Rödel

**Secrétaires généraux de la rédaction :**  
Édition française : Jane Albert Hesse (Paris)  
Édition anglaise : Ronald Fenton (Paris)  
Édition espagnole : Francisco Fernández-Santos (Paris)  
Édition russe : Georgi Stetsenko (Paris)  
Édition allemande : Werner Merkli (Berne)  
Édition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)  
Édition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)  
Édition italienne : Maria Remiddi (Rome)  
Édition hindie : Ramesh Bakshi (Delhi)  
Édition tamoule : N.D. Sundaravivelu (Madras)  
Édition hébraïque : Alexander Peli (Jérusalem)  
Édition persane : Fereydoun Ardalan (Téhéran)  
Édition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)  
Édition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)  
Édition turque : Mefra Telci (Istanbul)

**Rédacteurs :**  
Édition française : Philippe Ouannès  
Édition anglaise : Howard Brabyn  
Édition espagnole : Jorge Enrique Adoum

**Illustration :** Anne-Marie Maillard

**Documentation :** Christiane Boucher

**Maquettes :** Robert Jacquemin

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef.

Pages

4	<b>PAKISTAN 5 MILLÉNAIRES DE CIVILISATIONS</b> <i>par Sayyid A. Naqvi</i>
9	<b>MOHENJO-DARO VILLE MODERNE DE L'ANTIQUITÉ</b> <i>par S.M. Ashfaque et Sayyid A. Naqvi</i>
10	<b>LA VIE QUOTIDIENNE DANS LES VILLES DE L'INDUS</b> photos
14	<b>GRANDES CIVILISATIONS DE 2500 A 1500 AVANT NOTRE ÈRE</b> tableau comparatif
16	<b>MOHENJO-DARO EN DANGER</b> <i>par Hiroshi Daifuku</i>
19	<b>MULTIPLES TRÉSORS DU PAKISTAN</b> Huit pages en couleurs
27	<b>RÉALISME ET POÉSIE DES MINIATURES MOGOLES</b> <i>par Mumtaz Hassan</i>
28	<b>L'ÉNIGME DE L'INDUS</b> <i>par Ahmad Hassan Dani</i>
31	<b>AUX PRISES AVEC LES PICTOGRAMMES</b> Pour déchiffrer l'écriture de l'Indus
34	<b>LES JARDINS DE SHALAMAR</b> <i>par Ishtiaq Khan</i>
39	<b>NASSIMI, GRAND POÈTE DE L'AZERBAIDJAN</b> <i>par Vaghif Aslanov</i>
41	<b>LATITUDES ET LONGITUDES</b>
42	<b>NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT</b>
2	<b>TRÉSORS DE L'ART MONDIAL</b> La jeune femme hittite (Turquie)

Photo © Papigny, Paris



## PAKISTAN, 5000 ANS DE CIVILISATIONS

Pays d'une culture millénaire, le Pakistan moderne a su harmonieusement concilier des formes artistiques aussi variées qu'originales : art gréco-bouddhique du Gandhara, dont le Bouddha de notre couverture est un remarquable exemple, art mogol de la peinture et du paysage, architecture islamique. De la civilisation qui, 2 500 ans avant notre ère, florissait dans la vallée de l'Indus, les vestiges de Mohenjo-Daro, qu'il importe désormais de sauvegarder, attestent le fabuleux passé du Pakistan.

## NOUVEAUX PRIX DU COURRIER DE L'UNESCO

L'augmentation constante des coûts de production et de distribution nous obligent, à notre grand regret, d'augmenter le prix de vente du COURRIER DE L'UNESCO.

Nous ne doutons pas que nos lecteurs comprendront la nécessité de cette mesure et qu'ils resteront fidèles en se réabonnant et en abonnant leurs amis. La rédaction, pour sa part, ne négligera aucun effort pour continuer à maintenir le COURRIER DE L'UNESCO à son plus haut niveau de qualité.

**Dès le numéro de janvier 1974**

**Prix de l'abonnement annuel : 24 F français**  
**Prix du numéro : 2,40 F français**

Nos agents de vente dans les différents pays (voir page 43) indiqueront à nos abonnés les nouveaux tarifs dans les monnaies correspondantes.

N° 12 - 1973 MC 73-3-294

# PAKISTAN 5 MILLÉNAIRES DE CIVILISATIONS

*par Sayyid A. Naqvi*

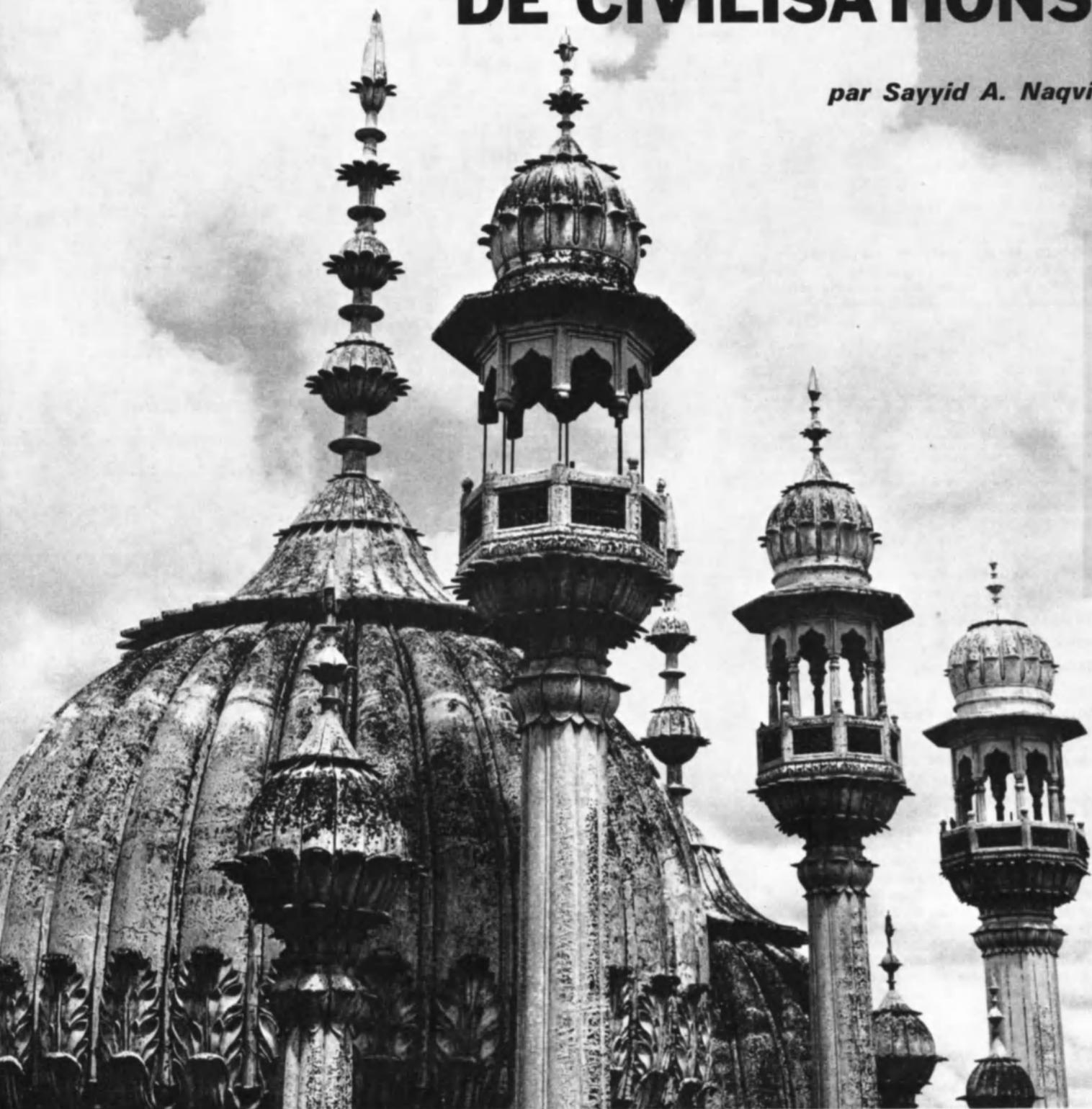


Photo Guy Thomas © J. Biltgen, Paris

**4**

Rawalpindi, un certain temps capitale du Pakistan, proche d'Islamabad, actuelle capitale, et de Taxila, atteste une civilisation millénaire dont les origines remontent à l'âge de la pierre dans vallée de la Soan (voir page 5). Ici, la mosquée, dont le style concilie diverses traditions architecturales de l'Orient.

**C'**EST sur les vestiges des civilisations du passé qu'un pays assure les bases mêmes d'une évolution cohérente. Ce que les hommes ont édifié au terme d'une longue lutte contre la nature et le monde hostile révèle l'intelligence créatrice, l'initiative, la persévérance, l'originalité authentique qui interviennent dans la formation du caractère national.

A cet égard, le Pakistan offre un exemple particulièrement remarquable. Sur cette terre s'est forgé l'un des tout premiers épisodes, tour à tour lumineux ou sinistre, de la condition humaine. Il y eut là ascension grandiose, puis effondrement spectaculaire. C'est là aussi qu'intervient cette opiniâtreté dont l'homme témoigne pour survivre, en dépit de tous les obstacles, et de ses défaillances passagères.

Des outils grossiers mis au jour par l'érosion de la rivière Soan, près de Rawalpindi, narrent l'épopée du labeur humain pendant les périodes interglaciaires, il y a quelque 500 000 ans. Ces « choppers » et ces bifaces de pierre, qui ne sont guère différents aux yeux du profane des galets de rivière, ont révélé à l'archéologue tout un chapitre de la préhistoire : il prouve que dès le fond des âges, l'homme a révélé sa supériorité intellectuelle sur toutes les autres créatures de la jungle. Libre et indomptable, il hantait les forêts profondes, chassait et traquait les animaux.

Rien de plus, cependant, ne nous permet encore de relier cet anthropoïde interglaciaire à ses ancêtres les primates, pas plus qu'à ses descendants plus civilisés. Or, c'est dans les montagnes du Béloutchistan que filtre une lueur dans la nuit du passé.

En effet, les poteries découvertes au Béloutchistan révèlent l'apparition d'une ère nouvelle. Un chapitre plus articulé de l'activité humaine s'ouvre à nous, depuis le 5<sup>e</sup> millénaire avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire remontant encore à l'âge de pierre.

Ici, l'homme est déjà tout à la fois berger et agriculteur. On le voit s'établir au village, au creux du val dans les collines, ou parfois en bordure des plaines. Il cultive des céréales, trait la vache et tond le mouton. Mais il faut chercher bien davantage encore pour définir la place exacte du Pakistan dans cette phase vitale de croissance et d'expérimentation humaines qui atteint son apogée avec la puissante civilisation de l'ancienne Mésopotamie,

---

**SAYYID A. NAQVI**, archéologue et muséologue internationallement connu, était directeur général du département d'Archéologie et des Musées du Pakistan, jusqu'en juillet dernier, date à laquelle il est entré à la division du patrimoine culturel à l'Unesco. Ancien directeur du Musée national du Pakistan à Karachi, il a fouillé plusieurs sites archéologiques pakistanais, dont Mohenjo-Daro, Taxila et Mansura. Parmi ses études sur l'archéologie et l'art ancien, citons : « The Muslim Art » (1966), « Gandhara Art » (1967) et « 1 400 Years of Quranic Calligraphy » (1973).

Ce numéro du *Courier de l'Unesco* est consacré, en majeure partie, au Pakistan et à son riche patrimoine culturel. L'histoire culturelle du Pakistan remonte à plus de 5 000 ans, époque où naquit la grande civilisation de la vallée de l'Indus (voir art. page 9). Les fouilles entreprises à Harappa et à Mohenjo-Daro, deux des principales villes, montrent que le peuple de l'Indus avait atteint un haut niveau de développement en urbanisme et en architecture et un extraordinaire degré de maîtrise artistique. Aujourd'hui, le site de Mohenjo-Daro est menacé de destruction par la corrosion des sels et par les crues de l'Indus.

Lors d'une conférence de presse, en septembre dernier, le Directeur général de l'Unesco, M. René Maheu, a déclaré que les inondations qui venaient de ravager le Pakistan y avaient gravement atteint les équipements scolaires et les monuments culturels. L'opinion internationale, a-t-il ajouté, devait être alertée sur les conséquences de ce désastre. On comptait environ 8 000 établissements scolaires détruits ou endommagés, dont près de 800 pour l'enseignement secondaire, post-secondaire et technique, soit quelque 13 millions de dollars de dégâts, affectant bâtiments, bibliothèques, mobilier et laboratoires.

Quant aux 180 monuments ou sites archéologiques atteints par les eaux, il en est une trentaine de première importance. Le péril qui pèse sur le célèbre site de Mohenjo-Daro, auquel l'Unesco s'intéresse particulièrement, a considérablement augmenté. M. René Maheu, faisant appel à la solidarité internationale, a demandé à tous ceux qui le peuvent de fournir des contributions en espèces ou en nature pour aider le Pakistan à reconstituer son infrastructure éducative et à préserver son patrimoine culturel.

L'Unesco et le gouvernement du Pakistan ont mis au point un plan pour la sauvegarde et la mise en valeur du site de Mohenjo-Daro, dont la première phase exigera quelque 7,5 millions de dollars (voir art. page 16). Le Conseil Exécutif de l'Unesco a autorisé le Directeur général à lancer une campagne internationale pour recueillir 5 millions de dollars destinés à la première phase de ces travaux.

d'une part, et de la vallée de l'Indus, d'autre part.

De 2500 à 1500 avant J.-C. s'épanouit dans la plaine de l'Indus l'une des plus vieilles civilisations au Moyen-Orient pendant l'Antiquité : Mohenjo-Daro et Harappa, les deux grands centres urbains dégagés par les archéologues, offrent de saisissants exemples d'organisation sociale. De larges rues rectilignes découpent la ville en blocs d'habitations dont les maisons bien conçues et les systèmes de canalisations souterraines demeurent, aujourd'hui encore, des modèles d'urbanisme. Les habitants vivaient surtout d'agriculture, tout en commerçant avec des régions aussi éloignées que le Béloutchistan et l'Afghanistan septentrional.

Des débuts de cette civilisation, on ignorait tout jusqu'aux récentes fouilles de Kot-Diji dans le Haut Sind, lesquelles ont éclairé bien des problèmes et révélé les vestiges d'une civilisation plus ancienne encore et non moins remarquable, datée approximativement de 3000 à 2500 avant notre ère. Elle aurait eu à maints égards une influence sur la vie et la culture des populations

de l'Indus. Toutefois, nos connaissances dans ce domaine sont toujours très insuffisantes.

Autour de 1500 avant J.-C., la civilisation de la vallée de l'Indus semble soudain disparaître de manière inexplicable. Nous avons alors un trou sur un millier d'années. Avec les vestiges découverts à Taxila et divers monastères et stoupas du nord-ouest, nous abordons la période historique. Il ne s'agissait pas davantage là d'une culture isolée. Encore qu'elle fût séparée par les cimes de l'Himalaya et les chaînes de l'Hindou Kouch des agglomérations urbaines avoisinantes, Taxila était partie intégrante d'une seule et même civilisation bouddhiste. De la première cité de Taxila, ou Bhir Mound, il reste trop peu de chose pour attester une évolution sensible de l'art et de l'architecture.

La survenue du jeune et fougueux envahisseur macédonien Alexandre, en 326 avant J.-C., bouleversa gravement le paisible cours de l'existence. Mais en dépit de cet événement malencontreux, la conquête étrangère s'avéra bénéfique. Les Grecs païens furent subjugués par la logique religieuse des



Photo Ali Turab, Karachi, Pakistan



Photo Dept. of Archaeology and Museums, Pakistan

On n'a découvert que peu de sculptures en pierre à Mohenjo-Daro. Ci-dessus deux chefs-d'œuvre conservés à Karachi au Musée National du Pakistan. A gauche, tête de calcaire de la dernière période de Mohenjo-Daro (1500 avant notre ère). Coupés courts, les cheveux sont maintenus par un filet. A droite, le célèbre roi-prêtre en stéatite (environ 2500 avant notre ère). La fonction sacrée du personnage est suggérée par les trèfles de sa tunique. De la Mésopotamie à l'Indus, le trèfle était un symbole religieux associé au culte des astres.

## PAKISTAN (Suite)

bouddhistes, et vouèrent leur talent et leur intelligence à créer un nouveau Bouddha, dont la régulière beauté se nimbait d'auréole orientale. Le style de sculpture que l'on appelle aujourd'hui art du Gandhara, affranchissait le style indien des canons traditionnels.

En 711, alors que tombait le royaume wisigoth d'Espagne et que Kachghar était conquis par une armée arabe, le Sind et le Multan se virent annexés à l'Empire de l'Islam.

La première empreinte de l'Islam sur la vie sociale et la culture de cette région est particulièrement sensible dans les ruines exhumées à Banbhore, port arabe situé près de Karachi, et dans l'art et l'architecture archaïques (Hyderabad, Multan, Rohri, Uch, Sehwan et Brahmanabad). La culture que les Arabes apportaient de Syrie et de Perse vécut en symbiose avec la culture autochtone et engendra une tradition qui a depuis prédominé, pour se confondre peu à peu, dans l'art, la culture, les modes de pensée et l'idéal du sous-continent.

6 Ce furent les Turcs, apparus dans le sillage des invasions du sultan Mahmoud de Ghazna, au 11<sup>e</sup> siècle, qui accomplirent la conquête politique du territoire. Mais, à de rares exceptions près, le reliquat islamique peut être attribué aux souverains mogols ou à des princes locaux, leurs contemporains. La singulière absence d'édifices

musulmans antérieurs aux Mogols est un phénomène étrange et déconcertant, sauf à supposer que l'essor architectural du 16<sup>e</sup> siècle et des siècles suivants ne se soit accompagné de la destruction radicale d'édifices antérieurs désormais démodés.

En effet, les seuls monuments existants de période pré-mogole (1206-1526) sont représentés par quelques tombeaux, à Thatta, au Multan. Le plus beau d'entre eux est le tombeau de Shâh Rukn-i-Alam, le Saint, qui fut construit de 1320 à 1324, « l'un des plus superbes mausolées jamais érigés en l'honneur d'un mort ». De plan octogonal, la structure en est de briques, délicatement incrustée de tuiles vernies bleues et blanches qui se mêlent avec bonheur. Du point de vue architectural, ce tombeau fait époque dans les formes indo-islamiques. Y apparaissent déjà des éléments qui interviendront dans nombre de monuments mogols au cours des siècles suivants. Sobre, simple, massive, telle se présente l'architecture de cette période. La Perse et l'Asie centrale témoignent ici de l'influence qu'elles exercèrent, comme dans le choix de formes circulaires ou polygonales, et le large emploi du matériau local.

L'empire mogol, en Inde, y fut établi par Babur, en 1526. Mais le vrai fondateur en fut Akbar le Grand. Né en 1542 à Umarkot, dans le Sind, il laissa dès avant sa mort, en 1605, non

seulement un vaste empire, une société vivante, une économie bien agencée, mais un style artistique et architectural original, né de la fusion harmonieuse des traditions locales et des apports de l'Asie centrale et de la Perse.

Cependant, ce fut au siècle suivant que ce style indo-iranien-mogol atteignit la perfection, avec son petit-fils Shâh Jahan, le maître bâtisseur. Age d'or dont le Pakistan possède les plus belles œuvres.

Avec l'arrivée des Mogols, Lahore devint soudain l'une des grandes cités de l'Asie, riche de splendides édifices. Aujourd'hui encore, c'est là que demeurent les plus considérables témoins de l'essor architectural. C'est là qu'est la citadelle fortifiée, commencée par Akbar et que ses successeurs enrichirent d'élégants palais.

Le mausolée de Jahangir, la tombe de Nourjahan, les mosquées de Wazir Khan et des Jardins de Shalamar témoignent toujours du mécénat mogol.

A Thatta, capitale du Sind, maints édifices l'attestent encore. La mosquée de Shâh Jahan, toute décorée de tuiles de couleurs, domine la vieille ville ; alentour, sur près de 10 000 m<sup>2</sup>, des mausolées innombrables ; ils furent érigés là pour des princes, de saints hommes, des ministres et des gouverneurs. C'est la nécropole de Makli, la plus vaste de l'Orient. ■

# Pérégrinations du Chinois Fa-Hien au royaume du Bouddha

C'est au moine chinois bouddhiste Fa-Hien, que nous devons les plus riches renseignements sur l'ancien sous-continent indien au début du 5<sup>e</sup> siècle. De 399 à 414 de notre ère, Fa-Hien parcourut toute cette région à la recherche des lieux visités par le Bouddha, notant tous les détails le concernant, décrivant fêtes et monuments érigés en son honneur. La citation que nous publions ci-dessous est extraite de son ouvrage « Relation du voyage dans les royaumes bouddhistes ».

*... De là, sept jours de voyage vers l'est conduisent le voyageur au royaume de Takshasila (Taxila), dont le nom en Chinois signifie « tête tranchée ». C'est là que le Bouddha alors qu'il était un Bodhisattva, donna sa tête à un homme ; de cet acte, le royaume prit son nom.*

*Après deux jours encore de trajet vers l'est, on arrive à l'endroit où le Bodhisattva donna son corps en pâture à une tigresse affamée. Sur ces deux lieux, deux stoupas ont été édifiés, l'un et l'autre aux revêtements des plus précieuses matières. Rois, ministres et peuples des royaumes alentour multiplient les offrandes qu'ils déposent. En file ininterrompue des gens viennent y répandre des fleurs et allumer des lampes. Les habitants de ces régions ont appelé ces édifices (et les deux autres déjà mentionnés) « les quatre grands stoupas ».*

Photo Guy Thomas  
© J. Biltgen,  
Musée de Peshawar,  
Pakistan

A droite, détail d'une statue du Bodhisattva (le Bouddha futur). Le drapé de la robe et la forme de la sandale sont caractéristiques d'un art qui a assimilé les apports grecs et que l'on nomme art du « Gandhara » (4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> siècles avant notre ère) et qui s'épanouit dans la région de Peshawar, au nord-ouest du Pakistan.



Les figurines de terre cuite trouvées à Mohenjo-Daro livrent de précieux renseignements sur les coutumes et modes vestimentaires de l'époque. A droite, femme portant des paniers sur la tête, la taille serrée d'un tissu, retenu par une ceinture fermée d'une large boucle. Elle porte au cou un pendentif de larges pierres. A Mohenjo-Daro, hommes et femmes avaient un goût vif pour les bijoux de pierres.

Photo Guy Thomas © J. Biltgen, Paris



# MOHENJO-DARO

## VILLE MODERNE

### DE L'ANTIQUITÉ

par S.M. Ashfaque  
et Sayyid A. Naqvi

Dans la vallée de l'Indus  
la prestigieuse métropole  
d'une prestigieuse civilisation

**L**A vallée de l'Indus, au Pakistan, peut s'enorgueillir d'être, avec la Mésopotamie et la vallée du Nil, le berceau d'une des toutes premières civilisations. Mohenjo-Daro, qui fut une importante métropole, à présent mise à jour par la pioche des archéologues à quelque 400 km de Karachi, nous livre un témoignage éloquent d'une société hautement développée.

Les Vedas donnaient les autochtones de l'Asie méridionale subcontinentale pour grossiers, barbares et baragouinant, habitant des citadelles et vivant de l'élevage. Mais voilà qu'en 1921 et dans les années suivantes, les fouilles menées sur les sites de Harappa et de Mohenjo-Daro, dans la vallée de l'Indus, démontrèrent que les hommes qui vivaient dans ces cités, il y a quatre mille cinq cents ans, étaient en fait hautement civilisés. Un art et un artisanat de noble qualité attestent leur habileté ; enfin, ils employaient un système d'écriture pictographique fort élaboré.

L'aire de la civilisation de la vallée de l'Indus, beaucoup plus étendue que celles de la Mésopotamie et de l'Égypte réunies, était longue de 1 600 km environ du sud au nord et large de plus de 800 km d'est en ouest.

L'économie des cités de Harappa et de Mohenjo-Daro bénéficiait de la fertilité des vallées sillonnées par les grandes rivières du bassin de l'Indus et de la facilité des moyens de trans-

port que ces voies d'eau assuraient. La population vivait d'agriculture ; blé, orge, sésame, dattes et coton donnaient de riches moissons.

L'énorme quantité de briques cuites, l'emploi général de la poterie de terre, également cuite, donnent à penser que la région regorgeait du bois nécessaire à chauffer les fours. Autres indices, alors que la civilisation brillait de tout son éclat, d'un climat pluvieux : les vestiges urbains de canalisations en briques, et, sur les sceaux, l'image du tigre, du rhinocéros, de l'éléphant, du buffle, animaux qui recherchent un habitat humide.

L'abondance des récoltes, la facilité des communications permettaient aux habitants d'échanger leurs produits, contre des matières premières, métaux et pierres semi-précieuses, et contre des épices. Les liens commerciaux s'étaient établis avec l'Asie centrale, l'Afghanistan, le nord-est de la Perse, l'Inde méridionale et, plus voisins, le Béloutchistan, le Rajasthan et le Gujérat.

Si les voies commerciales étaient surtout terrestres, il est certain qu'il existait aussi des voies maritimes. Quelques témoignages de l'usage de navires à voiles nous sont parvenus : à Mohenjo-Daro, on a découvert à ce propos un sceau, un tesson dessiné, un relief de terre cuite. Sur le petit sceau de stéatite, on discerne nettement la proue et la poupe du bateau, une cabine centrale, un mât et un gouvernail.

Des bateaux de ce genre semblent surtout adaptés à la navigation fluviale, mais peut-être se risquaient-ils aussi à la navigation côtière jusqu'à Lothal, au fond du golfe de Cambay, au sud-est, et Sutkagendor sur la côte Makran et le golfe Persique, à l'ouest.

Dans les ruines de Mohenjo-Daro, on distingue à peu près deux zones

distinctes, basse et haute. La ville haute, à proximité du musée archéologique de Mohenjo-Daro, a la forme d'un tertre oblong, aujourd'hui dégagé pour une bonne part. Elle comprend le grand Bain, le grand Grenier, la salle des Piliers et nombre d'autres structures dont l'alignement est coupé de ruelles et de passages. Un grand stoupa bouddhique du 2<sup>e</sup> siècle de notre ère, haut de 23 mètres, domine ces vestiges et la plaine alentour.

La ville basse étend vers l'est un vaste tertre ondulé dont trois secteurs ont été fouillés. On y voit d'importants vestiges de quartiers d'habitation, que rues et ruelles séparent nettement en blocs distincts.

On a adopté des sigles pour identifier clairement chaque secteur fouillé : ainsi SD pour la ville haute ; DK, VS et HR pour les trois secteurs de la ville basse, classés du nord au sud.

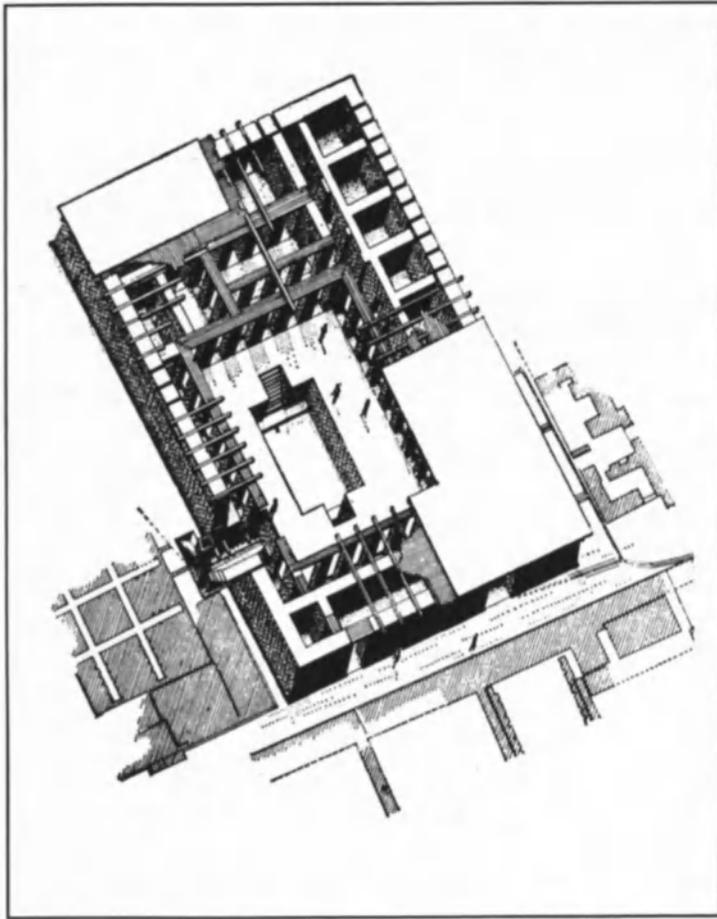
Ces sigles sont composés des initiales des archéologues qui dirigèrent les fouilles de 1922 à 1931 : Siddiqi, Dikshit, Vats et Hargreave.

Les fouilles de la ville haute ont révélé que celle-ci avait été reconstruite dans sa plus grande partie sur une colline artificielle, haute de quelque 6 mètres au sud et de 12 au nord (c'est cette éminence nord que couronna plus tard le stoupa bouddhique). La plate-forme de la citadelle est construite en briques sèches et torchis.

Elle date de l'époque où l'essor urbain dota le quartier de divers grands édifices publics. Certaines traces prouvent que les pieds des bâtiments baignaient dans l'eau quand s'élevait le niveau de la nappe d'eau souterraine, ou que les rivières étaient en crue.

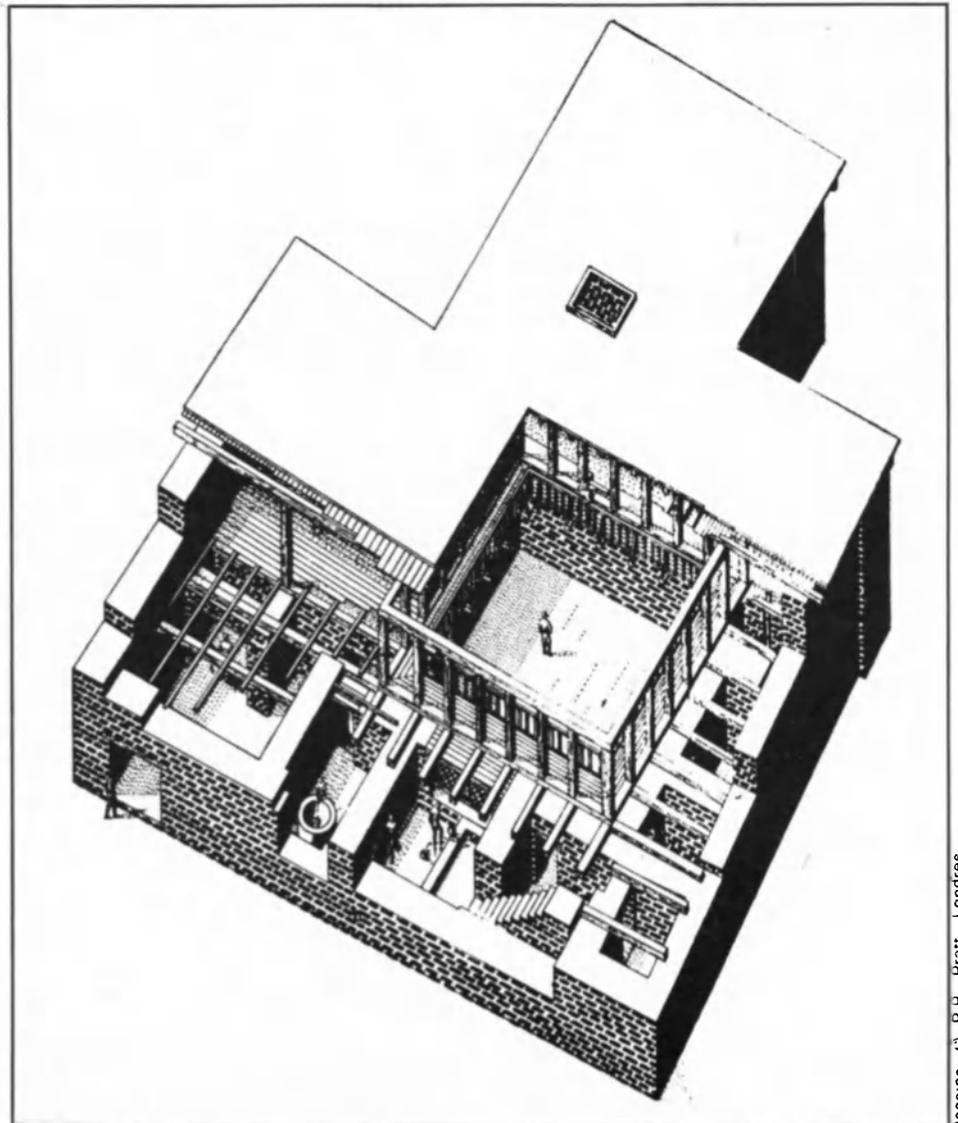
Aujourd'hui encore, il en va toujours de même. Dans la ville basse, plus

S.M. ASHFAQUE, actuellement directeur de la section d'Épigraphie du Département d'Archéologie et des Musées du Pakistan, était auparavant directeur du Département d'Ethnologie au Musée national du Pakistan, à Karachi. Auteur de nombreux articles sur l'archéologie et la muséologie, il a fait une étude particulière sur les astrolabes et les instruments astronomiques perfectionnés durant la période mogole.  
SAYYID A. NAQVI (voir note page 5).



## LA VIE QUOTIDIENNE DANS LES VILLES DE L'INDUS

Les vestiges mis au jour ont livré des renseignements très précieux sur la vie quotidienne à Harappa et à Mohenjo-Daro, il y a 4 500 ans. On a pu reconstituer l'architecture et la fonction de maints bâtiments. Par exemple, ci-dessus, reconstitution du plus remarquable spécimen de construction urbaine à Mohenjo-Daro, le « Grand Bain » ; l'étanchéité du bassin (près de 12 m de long) était parfaitement assurée par une couche de bitume prise entre deux séries de briques jointoyées au mortier de chaux. A droite, reconstitution d'une grande maison d'habitation. Elle comprend une salle de bains, un puits et plusieurs pièces groupées autour d'une cour centrale. Les archéologues ont mis au jour (page suivante, en haut à droite) dix-sept aires de battage réparties au pied des silos (réserves de grains) de Harappa. Ce sont de grandes plates-formes circulaires en brique avec orifice central où le grain était écrasé au pilon. C'est à Mohenjo-Daro que l'on a pu dégager (ci-dessus à droite) une boutique, d'artisan sans doute, dont l'une des pièces comprend des ouvertures coniques pratiquées dans le sol, peut-être cuves de teinturiers, peut-être supports de jarres à huile.





Photos (r) Papiqny Paris

## MOHENJO-DARO (Suite)

proche de la rivière que la ville haute, on distingue des traces de digues et de remblais qui protégeaient autrefois les édifices de l'érosion fluviale et des inondations.

Quand on parcourt les ruelles de Mohenjo-Daro et qu'on observe l'ordre des édifices, on se remémore la formule de Francis Bacon : « Les maisons sont faites pour être habitées et non pour être regardées. » Il semble en effet qu'ici les constructeurs se soient souciés de confort plus que de luxe. Antichambres, parloirs, cours, escaliers, installations sanitaires et puits qu'on trouve dans presque toutes les demeures, donnent l'impression d'un agencement parfaitement conçu pour les exigences de la vie quotidienne.

L'édifice le plus remarquable de la ville haute est le Grand Bain, piscine longue de 11,70 m et profonde de 2,40 m, en contrebas du pavage. Sur les quatre côtés du bain, une rangée de piliers quadrangulaires signalent qu'il y eut un corridor ou un péristyle. Peut-être s'agissait-il d'un lieu de rencontre, ou, selon certains archéologues, d'un bain rituel en fonction de certains usages religieux. Cette dernière hypothèse paraît étayée si l'on tient compte du grand nombre de salles adjacentes et des installations sanitaires. Il serait alors permis d'en conclure que la vie de Mohenjo-Daro était régie par un grand prêtre gardien des principes de la loi.

Du point de vue technique, la maçonnerie du Grand Bain implique maints

tours de force dont n'auraient pu venir à bout des maçons inexpérimentés. Au nord et au sud, le pavage est accessible par des marches de briques. Ces marches furent, à l'origine, recouvertes de bois asphalté. L'étanchéité du bassin était assurée par des briques, jointoyées au mortier de chaux, tapissant le sol et les parois. Sous ce revêtement de briques était insérée une couche de bitume, soutenue par une rangée supplémentaire de briques enchâssées dans un revêtement de briques sèches.

Sur le côté est du pavillon de bain existe un puits à double paroi de briques. Il alimentait certainement le réservoir, grâce à un système de vannes relié au bassin lui-même. Près de l'angle sud-ouest, on repère l'orifice d'une canalisation souterraine, surmonté d'un arc en encorbellement. C'est par là que l'on chassait l'eau du réservoir, et qu'elle s'écoulait dans le bassin. Tous détails qui soulignent les propriétés fonctionnelles du Grand Bain, témoignent de l'habileté technique des constructeurs et de leur souci d'installations hygiéniques.

Dans la partie ouest du Grand Bain se situe un édifice en maçonnerie qui comprend un certain nombre de plates-formes carrées, à peu près de mêmes dimensions, s'élevant à 1,50 m au-dessus du sol. Entre les blocs, un réseau d'étroits passages se rejoignent à angle droit. Il ne s'agit vraisemblablement pas d'allées qui auraient permis

de circuler dans le labyrinthe des blocs de maçonnerie. Dans la partie est et dans la partie sud, demeurent les traces d'une super-structure pourvue d'ouvertures en bois.

Se basant sur l'exemple d'un grenier découvert à Harappa, sir Mortimer Wheeler suppose que cet édifice constituait une sorte de silo destiné à l'emmagasinement du grain. Les blocs de solide maçonnerie rendaient la plate-forme capable de soutenir le plancher en bois du Grand Grenier. Les étroits passages étaient sans doute des conduits d'air aménagés pour empêcher l'humidité de pénétrer dans le fond du silo, et protéger le grain contre la moisissure. Les murs extérieurs de la plate-forme étaient étayés comme ceux d'une forteresse ; sur le côté nord se trouvait une alcôve pavée en briques. La présence d'un tel grenier à Mohenjo-Daro induit à penser qu'un système d'échange de denrées fonctionnait au service d'un trésor d'Etat.

Du côté nord-est, on entrevoit les grandes lignes d'un important édifice qui, à en juger par sa structure, aurait été la demeure du grand prêtre ou probablement un collège de prêtres. Ce cloître comprend une cour ouverte, bordée par des vérandas sur trois côtés. Les alternances réglées laissent supposer qu'autrefois cinq portes le reliaient à une ruelle à l'est, tandis qu'il n'y avait qu'une seule porte à l'ouest et au sud. Le sol des pièces est pavé de briques, et l'on voit la



Photo Guy Thomas © J. Biltgen, Paris

## UN MONDE MERVEILLEUX EN TERRE CUITE

Dans les civilisations de l'Indus, la terre cuite a servi à tous les usages : architecture (briques, tuyaux), objets utilitaires (récipients, vases, etc.) ou décoratifs (bracelets) et sculpture (innombrables figurines humaines ou animales). Ici on voit (1) un rhinocéros trouvé à Monhenjo-Daro. Le potier faisait aussi des jouets, tel ce char (4) tiré par des bœufs à bosse (ou zébus) et qui ressemble, avec ses deux roues pleines et son timon unique, aux chars qu'utilisent encore aujourd'hui les paysans du Sind au Pakistan. On a aussi trouvé de nombreuses figurines humaines au modelé et aux formes extraordinaires (2 et 3).

### MOHENJO-DARO (Suite)

trace de deux escaliers menant à un étage supérieur.

La présence d'édifices de cette nature, à côté des habitations ordinaires, nous renseigne sur la vie des hommes en cette lointaine Antiquité ; sans doute disposaient-ils d'institutions en mesure d'assurer les conditions d'une activité collective. Il n'est pas impossible que l'importante construction dont nous parlons ait été le « punchait », la cour de justice de la cité.

A considérer ces trois grands édifices, l'aspect d'ensemble des secteurs encore inexplorés et les signes qui semblent attester la présence de tours à la périphérie de la ville haute, on peut penser que celle-ci fut le lieu de résidence de l'élite et des fonctionnaires chargés de l'administration séculière et religieuse.

La ville basse de Mohenjo-Daro offre un exemple remarquable d'urbanisme. Elle est fondée sur le principe d'un quadrillage de rues délimitant des blocs d'habitations. La principale voie publique est la rue centrale qui traverse le champ des ruines sur toute sa longueur du nord au sud. Les rues principales ont environ 10 m de large ; elles sont reliées par des ruelles et des passages dont la largeur varie de deux à quatre mètres. Les portes des maisons ouvrent sur les ruelles plutôt que sur les rues principales.

Certaines maisons ont des fenêtres rectangulaires, lesquelles, à l'origine, étaient peut-être fermées par des treillages d'albâtre ou de terre cuite. Sous le soleil du Sind, il fallait, pour se protéger contre les assauts de la lumière et de la chaleur, réduire au minimum absolument nécessaire le nombre des portes et des fenêtres.

Ces maisons présentent en général le même aspect : elles ont des cours, une rangée de pièces de modeste dimension, des escaliers conduisant à des étages supérieurs et, très souvent, un puits à eau.

Dans le secteur DK, on peut évaluer approximativement l'âge de la ville basse. Là, en effet, on voit des groupes de colonnes en maçonnerie se dresser sur le sol des pièces. Ce sont des puits en briques qui ont été creusés à une certaine période, dans la phase la plus récente, alors que les maisons du dessous étaient tombées en ruine et s'étaient trouvées ensevelies jusqu'au niveau où l'on vint forer depuis leur sommet. Se pencher pour regarder au fond d'un puits va de soi : le spectacle ne vaut plus qu'on s'y attarde. Mais voir un puits dressé devant soi, comme un pot à eau, voilà qui est étrangement comique et évoque



2



4



3

2 Photo Frances Mortimer © Rapho, Paris, 3 Photo Guy Thomas © J. Biltgen, Paris, 4 Photo Dept of Archaeology and Museums, Pakistan

irrésistiblement « Alice au pays des merveilles ».

En descendant la rue centrale en direction du sud, on traverse un terrain encore inexploré et l'on arrive au secteur VS où le guide attire l'attention sur le puits de la communauté. Là eut lieu le massacre des innocents habitants de Mohenjo-Daro, en ce jour fatal où une horde d'Aryens s'abattit sur la cité, et sonna le glas d'une civilisation remarquable. Tout près, dans la même direction, se trouve la boutique d'un teinturier : on y voit un certain nombre de fosses étroites revêtues de briques qui étaient destinées à contenir les cuves pleines de teintures.

Au-delà, la rue centrale débouche sur le secteur HR, qui, à en juger par les dimensions réduites des habitations, devait abriter des travailleurs et de pauvres gens. Le tertre s'étend

encore au loin, mais les terrains ont été préservés, en prévision de nouvelles fouilles. A l'extrémité est de la ville basse, sont visibles de nombreuses traces de remblais et d'ouvrages de terrassement destinés autrefois à protéger la ville contre les crues de l'Indus à l'époque de la mousson.

On a découvert à Mohenjo-Daro toute une variété d'objets d'art, dont beaucoup de figurines d'hommes et de femmes en terre cuite, des images d'oiseaux et d'animaux en miniature, aux formes réalistes, sinueuses ou renflées. Les femmes sont parées de bijoux, elles portent un panier sur la tête ; certaines figurines sont noircies de fumée, peut-être parce qu'elles servaient de brûloirs à encens. On suppose qu'elles représentent la Déesse Mère, dont le culte était, à l'époque, largement répandu dans les civilisations du Moyen-Orient.

Les hommes sont habituellement représentés nus et portant barbe. Ils figurent aussi probablement quelque divinité. Ces ouvrages en terre cuite sont façonnés à la main et peints de couleur chair. Un buste d'homme est particulièrement remarquable ; il s'agit d'un noble ou d'un prêtre roi portant une robe flottante, décorée d'un motif de trèfle en relief, peut-être associé à l'idée de la divinité comme pour le Taureau céleste, découvert sur un site sumérien. Il remonte à l'époque des Goudéa, gouverneurs de Lagash, environ 2.000 ans avant notre ère.

Le motif du trèfle est également présent dans des vestiges égyptiens du 2<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. On le retrouve encore à Mohenjo-Daro sur une tête en stéatite, peut-être amulette, ou talisman protégeant du mauvais œil un prêtre ou un monarque. Ce motif énigmatique et le calme de

# GRANDES CIVILISATIONS DE

## INDUS



Quelles sont les civilisations qui coexistaient dans le monde entre 2500 et 1500 avant notre ère, à l'époque où la vallée de l'Indus (Pakistan) avait atteint un étonnant épanouissement économique et culturel ? Il est intéressant de remarquer que grâce à des échantillons d'anneaux de croissance annuels prélevés sur des arbres vieux de 7000 ans, une espèce de conifères de Californie, on s'est aperçu que la datation par la méthode du Carbone 14 avait considérablement sous-estimé l'ancienneté des monuments étudiés. On pense maintenant que, par exemple, les tombes mégalithiques de Bretagne (France) ont précédé les Pyramides de plus de 2000 ans et que Stonehenge a été érigé à peu près à l'époque où le sculpteur de Mohenjodaro coula en bronze le gracieux mouvement de la jeune danseuse ci-dessus.

Photo Dept. of Archaeology and Museums, Pakistan

## SUMER



Sargon d'Akkad, dont on voit ici un portrait de bronze coulé découvert à Ninive, devint roi de Mésopotamie autour de 2370 avant notre ère. Il y avait déjà quelque 2000 ans que les riches vallées du Tigre et de l'Euphrate étaient cultivées par les Sumériens (qui tiennent leur nom de la vallée de Sumer, dans le sud de la Mésopotamie), habiles artisans, artistes et commerçants qui implantèrent une civilisation urbaine raffinée et la transmittirent aux Akkadiens du nord de la Mésopotamie. A l'époque de Sargon, la Mésopotamie commerçait avec la vallée de l'Indus d'une part et les pays de la Méditerranée d'autre part. Certains objets, sceaux et bijoux en particulier attestent la probable influence de l'Indus en Mésopotamie. Apparue vers 3500 avant notre ère, l'écriture mésopotamienne pictographique se modifia au cours des siècles pour aboutir au cunéiforme (aujourd'hui déchiffré) que tout le Proche-Orient utilisa jusqu'au premier millénaire avant notre ère.

Photo © Unesco - Rencontre, Lausanne, Paris

## ÉGYPTÉ



En Egypte, l'Ancien Empire (2778-2423 avant notre ère environ) s'est développée sous l'autorité des pharaons des III<sup>e</sup>, IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> dynasties, une culture aristocratique qui favorisa les arts et les sciences (en particulier l'astronomie et la médecine). C'est pendant cette période que furent édifiées les grandioses pyramides de Giseh, de Cheops, et que la statuaire dégagait un réalisme délicat. Ci-dessus, datée de la V<sup>e</sup> dynastie, un portrait de haut fonctionnaire agenouillé, aujourd'hui au Musée du Caire. La civilisation égyptienne s'était développée en Afrique dès 4000 ans avant notre ère le long de la vallée du Nil, et des territoires avoisinants la mer Rouge, le Soudan et l'Ethiopie. Au 3<sup>e</sup> millénaire, l'invention du papyrus facilita la diffusion d'une écriture qui aboutit à la forme hiéroglyphique (déchiffrée dès 1822). D'innombrables textes gravés sur pierre et autres matériaux ont permis de reconstituer toutes les phases de cette prodigieuse civilisation qui garda toute son originalité jusque sous l'occupation romaine.

Photo © Unesco - Rencontre, Lausanne, Paris

## ANATOLIE



Dans la première moitié du 2<sup>e</sup> millénaire naissait dans le centre de l'Anatolie (Turquie) la ville de Hattousa, capitale de l'empire hittite qui s'était implanté dans cette région de montagnes dès l'aube de l'histoire, trait d'union entre l'Europe et l'Asie. Les archives royales de Hattousa (aujourd'hui Bogazköy, à 150 km à l'est d'Ankara) comprenaient des milliers de tablettes de terre cuite ; déchiffrées, elles nous ont révélé les structures économiques, religieuses, législatives de la société hittite, les noms des souverains, des dates de batailles et de traités. L'Anatolie était civilisée dès le 3<sup>e</sup> millénaire. Des tablettes mésopotamiennes font allusion, à l'époque où Sargon d'Akkad devenait roi de Mésopotamie, à des populations de langue hattite que les Hittites supplantèrent. L'empire hittite s'écroula sous la pression de peuples voisins et les derniers survivants constituèrent en Syrie de petites féodalités, puis s'absorbèrent dans le nouvel empire assyrien. Plus guerriers et législateurs qu'artistes, les Hittites ont cependant exécuté de belles sculptures rupestres dans les sanctuaires de plein air et, habiles artisans du métal, des figurines animalières de cuivre ou de bronze, comme le cerf que l'on voit ici, et dont l'image, souvent reproduite, était peut-être associée au culte d'une divinité.

Photo © Ara Güler, Istanbul

# 2500 A 1500 AVANT NOTRE ÈRE

## CHINE



Ce merveilleux vase chinois en bronze est vieux de quelque 3500 ans. Il date de la dynastie des Chang (1500 à 1027 avant notre ère). On a retrouvé sur le site de An-yang, capitale des Chang située dans le Honan, nombre de vases de bronze à trois pieds, comme celui-ci, ou affectant d'autres formes, tous d'un puissant et riche décor. La perfection des bronzes Chang est restée inégalée. A An-yang, les fouilles ont mis au jour des milliers d'os gravés de signes de l'ancienne écriture chinoise. Sous les Chang, la civilisation chinoise avait déjà un très long passé, que caractérise au cours des siècles une forte homogénéité culturelle, et dont le plus ancien foyer dans la plaine du Houang-ho (Fleuve Jaune) devint le berceau de la culture chinoise du bronze.

Photo tirée de « Découvertes archéologiques en Chine nouvelle », Pékin, 1972

## MEXIQUE



Les recherches scientifiques les plus récentes ont amené à repousser la plupart des dates habituellement admises pour les anciennes civilisations précolombiennes. C'est ainsi que la civilisation olmèque, dont on pensait qu'elle s'était développée au Mexique vers 800 avant notre ère, est maintenant tenue pour beaucoup plus ancienne, remontant à 1500 avant notre ère et peut-être même, selon certains experts, à 2000 avant notre ère. Les Olmèques, ou « peuple du hule (c'est-à-dire caoutchouc) » s'étaient fixés dans la plaine qui borde le golfe du Mexique. Les grands centres olmèques, La Venta, Tres Zapotes, San Lorenzo-Tenochtitlan ont livré de grands édifices de terre battue. Des trésors d'art sont parvenus jusqu'à nous : têtes colossales (certaines pèsent dix-huit tonnes, sculptées dans des pierres importées), innombrables objets et figurines de jade ou d'argile. Les Olmèques élaborèrent un calendrier, une arithmétique, une écriture hiéroglyphe et étendirent leur influence culturelle à travers toute la Mésoamérique (Mexique et Amérique centrale). Ci-dessus, petit personnage rieur (13 cm de hauteur) modelé dans l'argile par un sculpteur olmèque.

Photo © Jose Varde, Mexique

## MER ÉGÉE



Ce masque d'or que l'archéologue allemand Heinrich Schliemann découvrit à Mycènes à la fin du 19<sup>e</sup> siècle recouvrait le visage d'un héros enseveli il y a quelque 3600 ans. Les tombeaux qu'ouvrit Schliemann contenaient de fabuleux trésors d'art : masques mortuaires et bijoux d'or, vases d'argile et de bronze, armes décorées d'or et d'argent. Ils comprennent des objets d'origine crétoise et des œuvres d'artistes grecs du continent. La civilisation mycénienne était dans tout son éclat vers 1600 avant notre ère, étendant son influence jusqu'à la Macédoine, Chypre, la Syrie et l'Asie Mineure, et même la Sicile. Les tablettes découvertes à Mycènes et à Cnossos, en Crète, dont l'écriture a reçu le nom de « linéaire B » portent les plus anciens textes connus de la langue grecque.

Photo © Unesco « Rencontre, Lausanne, Paris

## IRAN



Haute de 24,5 cm, cette figurine féminine est un bel exemple de l'art de la terre cuite de l'Iran ancien au 2<sup>e</sup> millénaire. Elle a été découverte à Tureng Tépé, ville du nord de l'Iran. Il y a 4000 ans, cette région était un carrefour d'échanges commerciaux très importants avec la Mésopotamie, la vallée de l'Indus et les pays circumvoisins de la mer Caspienne. L'Iran est un très ancien foyer de civilisation, et dès le 7<sup>e</sup> millénaire des établissements sédentaires sont apparus dans le Zagros (montagnes qui dominent le nord du golfe Persique). Autour de 3500 avant notre ère, des tablettes de notation numériques précèdent l'apparition de l'écriture proto-élamite. Aux 4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> millénaires, les communautés iraniennes, à Suse, Sialk et Jiyân notamment, se distinguent par la création de poteries peintes, au décor d'une grande finesse et d'une beauté remarquable.

Photo © Archeologia Viva, Paris

A l'extrême droite, des visiteurs du musée de Mohenjo-Daro devant une fresque évoquant l'ancienne cité au sommet de sa prospérité. A droite, ce qui fut jadis une rue bourdonnante d'activité dans la ville basse de Mohenjo-Daro. Préservée depuis des siècles par une couche protectrice de terre, la ville maintenant exhumée doit faire face à une triple menace: montée des eaux souterraines, corrosion par le sel, crues de l'Indus.

# MOHENJO-DARO EN DANGER

L'Unesco alerte l'opinion mondiale  
en face d'un imminent désastre

Photo Dept. of Archaeology and Museums, Pakistan



par Hiroshi Daifuku

**T**OUT change sans cesse, et la stabilité n'est qu'illusion. Les continents mêmes, que naguère l'on croyait immobiles, flottent, énormes radeaux, sur le noyau liquide de la Terre. Leur mouvement influe sur l'exhaussement et l'affaissement des montagnes, la forme des rivages, et s'ils nous semblent immuables, c'est que la vie humaine est brève. Des cours d'eau se forment, modifient leur cours ou disparaissent. Les tempéra-

tures changent — y compris celles qui permanent durant des millénaires — et un changement de quelques minutes (au passage d'un nuage) change la croissance des bactéries, des lichens, des arbres et des buissons, tous éléments qui concourent à changer l'environnement.

La préservation d'un site ou d'un monument signifie une lutte sans trêve pour arrêter ou ralentir ce processus. La tâche devient inévitablement difficile et coûteuse si le climat est rude et soumis à de grandes variations de température et d'humidité, comme à Mohenjo-Daro.

Mohenjo-Daro se trouve dans une région semi-aride où le taux moyen de pluie est d'environ 12 cm par an ; c'est une région de faible relief, si bien que le lit de l'Indus, chargé d'alluvions, s'élève au-dessus de la plaine (le niveau moyen du fleuve dépasse d'environ 3 mètres le niveau du site pendant la saison des pluies). L'Indus forme alors de larges méandres, se perd en bras morts et sort

continuellement de son lit. Parfois il s'éloigne de Mohenjo-Daro, parfois, comme à l'heure actuelle, il s'en approche de si près que la destruction menace.

La construction du barrage de Sukkur près du site, comme le développement de l'irrigation, ont contribué à élever le niveau d'une nappe d'eaux souterraines. Dans les régions semi-arides, l'irrigation permet de bonnes cultures, mais le drainage est très difficile quand une plaine est continuellement menacée d'inondation ; de plus, une irrigation trop fréquente provoque la hausse du niveau d'eaux souterraines fortement salines. Sur les rives méridionales de l'Indus, plus de deux millions d'hectares de terres irriguées et cultivées, saturées d'eau et de sels, ont été gravement atteints.

Dans la région de Mohenjo-Daro, des terres basses toutes scintillantes de sel, sont déjà abandonnées. Dans le site même de Mohenjo-Daro, le niveau de la nappe d'eau varie au fil des saisons de 1,5 à 3,9 mètres au-

**HIROSHI DAIFUKU** dirige à l'Unesco la division spécialisée dans les problèmes concernant le patrimoine culturel. Auteur de nombreux articles et études sur l'ethnographie, la conservation et la muséographie, il a fréquemment écrit pour le « Courrier de l'Unesco ».



Photo © Paul Almasy, Paris

dessous de la surface, suivant que monte ou descend le niveau de l'Indus et selon les irrigations saisonnières.

Par capillarité, les eaux peuvent monter de 2,4 mètres au-dessus de la nappe, salpêtrant ainsi les briques des édifices. Pendant la journée, hautes températures et faible humidité favorisent une évaporation rapide, qui laisse dans les briques un dépôt de sels. Ces sels (dont les plus destructeurs sont le sodium, les sulfates et carbonates de magnésium et potassium) se cristallisent, et quand ils sont logés sous la surface des briques, exercent une telle pression que celles-ci s'effritent et se détériorent intérieurement... En solution, les sels contribuent à corroder et à détériorer l'agencement même des briques.

Ainsi, la préservation du site de Mohenjo-Daro n'est qu'un seul aspect d'un problème plus vaste : celui du développement de l'ensemble de la région de Larkana. Les craintes suscitées au sujet de l'avenir de Mohenjo-Daro se firent plus grandes encore

quand les briques commencèrent à montrer une plus forte usure.

L'Unesco, à la demande du gouvernement pakistanais, envoya en janvier 1964 un groupe d'experts au Pakistan, conduit par Harold J. Plenderleith, alors directeur du « Centre international d'études pour la conservation et la restauration des biens culturels » de Rome. Il était accompagné de C. Th. de Beaufort, ingénieur, qui avait acquis en Irak une grande expérience des problèmes de désalinisation, et de César Voûte, géologue. En compagnie des spécialistes pakistanais, ce groupe d'experts examina tous les problèmes soulevés, autant que les mesures de conservation déjà prises.

En dépit de graves difficultés, le Département d'Archéologie du Pakistan avait réussi à maintenir le site en l'état pendant plusieurs années. Des revêtements de plâtre et de torchis avaient été employés pour faciliter le lessivage des sels. En effet, le plâtre humide aspire les sels contenus dans les briques jusqu'à ce que les deux

solutions, plâtre et sels, atteignent leur équilibre. Remplacer l'enduit imbibé de sels par un enduit désalinisé aidait à lessiver les sels et à prévenir la formation de cristaux soit à la surface, soit juste au-dessous.

L'érosion cependant n'avait pas été stoppée, car de nouvelles quantités de sels provenant des eaux souterraines s'infiltraient constamment et le Département manquait des moyens nécessaires pour s'attaquer à la source même du mal, c'est-à-dire la montée de la nappe souterraine.

On connaît les mesures qu'il faudrait adopter pour la préservation du site : le détournement du fleuve ; l'abaissement de la nappe souterraine ; l'absorption et l'élimination des sels incrustés dans les murs des édifices. Mais tout cela coûte cher. La décision d'aider le gouvernement pakistanais, grâce à des contributions volontaires collectées auprès de la communauté internationale, permettra de prendre différentes mesures :

■ construire une barrière oblique dans le lit du fleuve, pour en détourner le cours loin du site ;

■ construire sur le site un cercle de puits tubulaires pénétrant dans la nappe d'eaux souterraines ;

■ éliminer les sels et conserver les édifices.

La première mesure pose peu de problèmes, la technologie en est connue et l'on peut en prévoir les résultats. L'abaissement de la nappe d'eaux est peut-être plus aléatoire. Dans le cadre d'un projet concernant l'agriculture au Pendjab, le gouvernement pakistanais a déjà mis en œuvre, et sur une vaste échelle, l'utilisation de puits tubulaires destinés à abaisser une nappe d'eaux salines.

L'eau des puits de Mohenjo-Daro pourra éventuellement contribuer à l'irrigation de la région, mais ce projet exige de grandes précautions. L'abaissement de la nappe d'eau peut provoquer une pression dont les effets, particulièrement sur les structures massives, devront être attentivement surveillés pour éviter de graves détériorations et assurer la préservation du site.

Une fois la nappe d'eau suffisamment abaissée, la zone se trouvant à l'intérieur du cercle de puits tubulaires sera progressivement désalinisée. Ce qui peut être fort long, car les meilleures méthodes à utiliser sont encore à l'étude. Les sels incrustés dans les édifices se dissolvent aisément, ce qui devrait permettre de les éliminer facilement. Mais, d'autre part, les briques cuites ne sont pas de bonne qualité et le mortier de boue risque de se délayer si l'on utilise trop d'eau.

Une méthode communément employée pour éliminer les sels de la pierre et des briques consiste à les recouvrir de pulpe de papier humide. Les sels imprègnent la pulpe qui, une fois sèche, est retirée. L'expérience menée par le Département d'Archéologie, et qui visait à remplacer la pulpe de papier par de la boue non contaminée par les sels, s'avérait prometteuse ; mais elle a été abandonnée car c'était un véritable travail de Sisyphe : les sels éliminés étaient constamment remplacés par d'autres sels provenant de la nappe d'eau.

Cependant, une fois les puits tubulaires mis en place, il deviendra possible d'éliminer ces sels et de poursuivre la préservation selon les méthodes habituelles.

La rapide détérioration des briques, observée par le Département d'Archéologie et les experts envoyés sur place, pourrait alors être stoppée : mais le travail nécessaire à la survie

du monument n'en exigera pas moins bien du temps. Il va de soi, par exemple, que l'on ne pourra laisser la nappe d'eau remonter à nouveau ; les puits devront être révisés et les machines périodiquement renouvelées (l'expérience de Pendjab montre que leur durée moyenne est de vingt ans).

Il faudra tenir compte également de la salinité atmosphérique, bien qu'elle soit moins nocive. Il faudra remplacer les briques usées par de plus solides, ou les consolider.

L'assistance internationale destinée à résoudre les problèmes que pose Mohenjo-Daro revêt de nombreuses formes. En 1969, une réunion d'éminents archéologues, présidée par Mortimer Wheeler (Royaume-Uni) a passé en revue plusieurs propositions destinées à la sauvegarde du site. En 1972, Raoul Curjel (France) dirigea l'équipe chargée de revoir le projet final de conservation mis au point par le gouvernement pakistanais. Au début de l'année, Zulficar Ali Bhutto, alors Président du Pakistan, et aujourd'hui Premier Ministre, inaugura à Mohenjo-Daro même une réunion sur la préservation du site, organisée avec l'aide de l'Unesco.

**L**ES aspects pratiques ne furent pas négligés et en 1972-1973 l'Unesco a fourni l'équipement nécessaire à deux puits tubulaires expérimentaux munis de pompes fonctionnant à l'intérieur des tuyaux, épargnant ainsi la construction de bâtiments de surface. Un laboratoire, équipé par l'Unesco est construit par le gouvernement pakistanais, et l'Unesco accorde une bourse au chimiste chargé d'étudier les techniques les plus récentes utilisées dans d'autres pays.

Le Conseil Exécutif de l'Unesco a récemment examiné le projet de préservation de Mohenjo-Daro. On évalue la première phase de ce projet, élaboré par le gouvernement pakistanais et l'Unesco, à 7,5 millions de dollars. Le Conseil a autorisé le Directeur général à lancer une campagne de collecte de fonds visant à recueillir 5 millions de dollars.

Les travaux de préservation terminés, la vente de l'eau des puits pour les besoins de l'irrigation et les revenus du tourisme couvriront les frais d'entretien de l'équipement et du site. Les mesures décrites plus haut arrêteront certes les causes premières de la corrosion, mais une vigilance et des soins constants n'en demeurent pas nécessaires pour conserver ce site en souvenir impérissable d'une ancienne civilisation qui s'y épanouit. ■

## MULTIPLES TRÉSORS DU PAKISTAN

page 19



**FEMME AUX COLLIERES.** Terre cuite trouvée à Mohenjo-Daro (2500 à 1500 avant notre ère). La figurine au buste chargé d'une profusion de colliers et de pendentifs, est vêtue d'un pagne retenu à la taille par une ceinture à boucle (voir p. 8).

Photo Département of Archaeology and Museums, Pakistan

page 20



**REFLETS D'UNE VIE MILLÉNAIRE.** Tous les objets présentés sur cette page proviennent de Mohenjo-Daro à l'exception de la figure (2). (1) Petites statuettes : perroquet, écureuils et singe. Certaines autorités pensent qu'il peut s'agir de jouets. (3) Quadrupède à tête d'homme en terre cuite. (4) Échiquier et pions ; ils attestent l'ancienneté de ce genre de jeux.

(5) Figurine féminine en terre cuite ; seul est resté intact l'un des deux paniers qu'elle portait du côté droit de la tête. (2) Figure humaine en terre cuite découverte à Pirak (900 ans avant notre ère), seul site archéologique, du 1<sup>er</sup> millénaire connu au Pakistan.

1, 4, 5) Photos Département of Archaeology and Museums, Pakistan  
2, 3) Photos © C. Jarrige, Paris

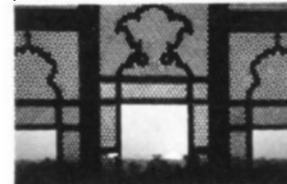
page 21



**LA MAIN ET LE LOTUS.** Plante sacrée dans tout l'Orient ancien, le lotus est un symbole de fertilité et de pureté. Cette main aux lotus (3<sup>e</sup> siècle de notre ère) appartient à l'art du Gandhara, développé du 2<sup>e</sup> au 5<sup>e</sup> siècle dans le nord-ouest du Pakistan.

Photo © Turab Ali, Karachi, Pakistan

pages 22-23



**LE SOLEIL DE LAHORE.** Construit par l'empereur Akbar (1542-1605), le fort de Lahore fut agrémenté par ses successeurs, Jahangir et Shâh Jahan, de somptueuses décorations et de pavillons. Ici, coucher du soleil vu d'une ouverture en filigrane de marbre du Pavillon Naulakha, construit en 1633.

Photo René Burri © Magnum, Paris

page 24



**MAUSOLÉE SUR LA COLLINE.** Vaste nécropole de 15 km<sup>2</sup>, la colline Makli près de Thatta, ville à 100 km à l'est de Karachi, contient d'innombrables sépultures. Le mausolée de Diwan Shurfa Khan (1638) est l'un des plus beaux exemples d'architecture funéraire de Makli.

Photo © Papigny, Paris

page 25



**LUMIÈRE DU MONDE.** Ce petit chef-d'œuvre est le portrait de Nour-jahan (« lumière du monde ») épouse de l'empereur Jahangir. Miniature du 18<sup>e</sup> siècle de l'école mogole (voir article page 27).

page 26



**POÉSIE AU BORD DE L'EAU.** Miniature de l'école mogole (19<sup>e</sup> siècle) représentant la princesse Zebunnissa, fille de l'empereur Aurangzeb. Elle-même poète, la princesse est représentée feuilletant un recueil de poèmes.

Photos tirées de "Treasures of Pakistan", éd. par la National Bank of Pakistan

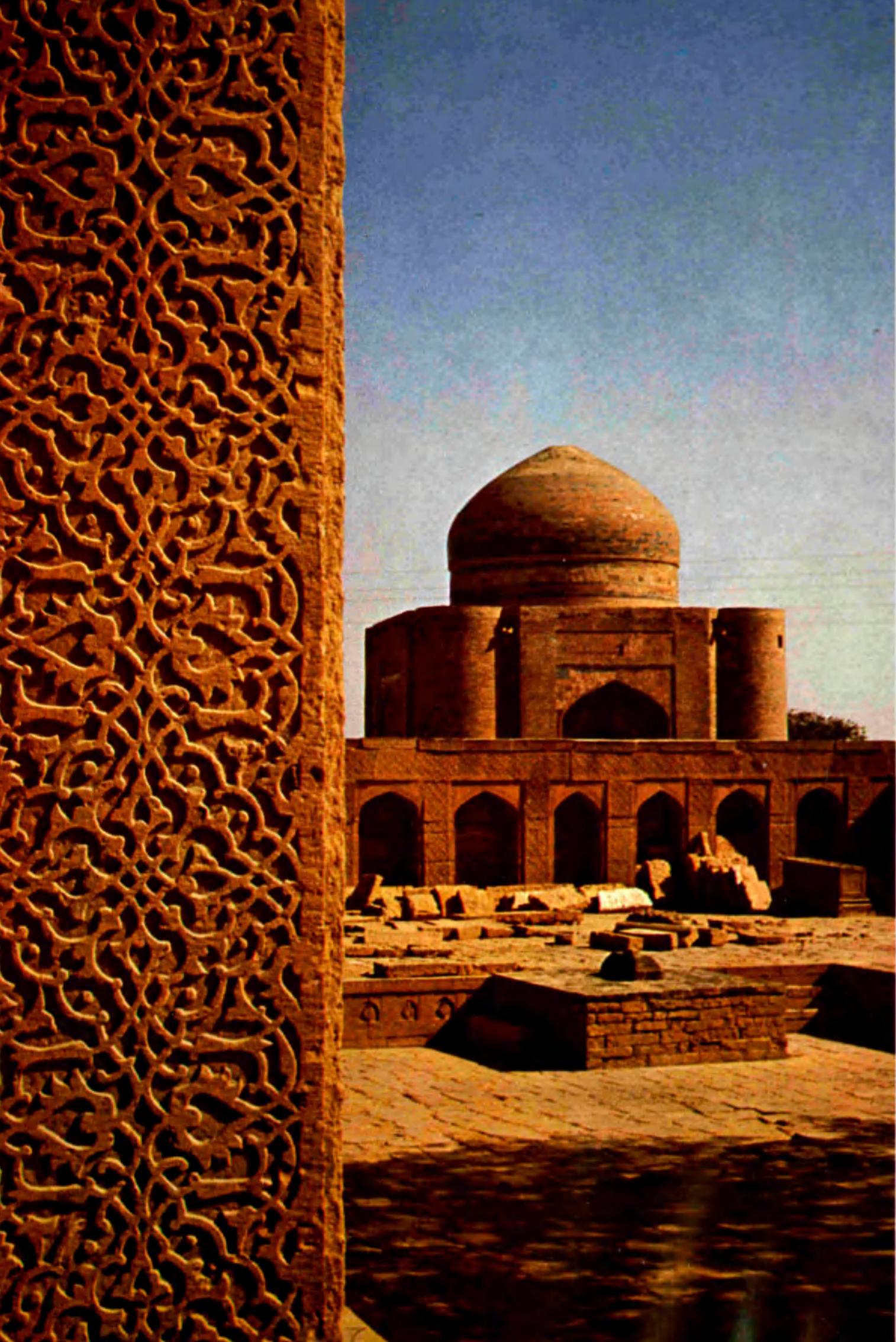
















# RÉALISME ET POÉSIE DES MINIATURES MOGOLES

par Mumtaz Hassan

**L**ES miniatures mogoles peintes attestent la perfection qu'atteignit l'art de la miniature dans le sous-continent indo-pakistanaï. Cette école, essentiellement musulmane, put s'épanouir pendant près de deux siècles (du début du 16<sup>e</sup> jusqu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle) sous le mécénat inspiré des empereurs mogols. Le renom de cette école, dans tout son éclat, atteignit des contrées aussi éloignées que l'Europe où elle suscita l'admiration de maîtres de l'envergure d'un Rembrandt.

Sur place, elle exerça une influence profonde sur un grand nombre d'écoles de miniatures, telles celles de Rajpout, Kangra et du Deccan.

C'est à la fin du règne de l'empereur Humayun que l'art de la miniature apparut dans le sous-continent. L'empereur, en effet, ramena de la Cour du roi d'Iran, Tahmasp I<sup>er</sup>, deux maîtres de la miniature : Sayyid Ali et Abdus Samad. L'art mogol s'inspira largement de l'école iranienne et de son style à arabesques décoratives et sans perspective, style qui fut lui-même influencé dans ses premiers temps par la peinture chinoise.

Mais après ces coups d'essai, la peinture mogole affirma bientôt son originalité en assimilant certains éléments de l'art européen, auquel elle eut très probablement accès grâce aux premiers missionnaires chrétiens. Nombre d'artistes locaux travaillèrent sous la direction des maîtres iraniens. Peu à peu, l'école mogole élaborait une vision de la réalité bien à elle. C'est cette vision, vivante et vigoureuse, qui donne à l'art mogol un accent qu'il est aisé de reconnaître et plus aisé encore d'apprécier.

A cet égard, l'empereur Akbar est le véritable fondateur de l'école mogole d'art. De nombreux peintres travaillèrent dans son atelier pendant la majeure partie de son règne qui dura cinquante ans. Ils illustrèrent des manuscrits,



Photo Guy Thomas © J. Biltgen, Paris

**Miniature du 18<sup>e</sup> siècle (Musée du Louvre, à Paris) représentant le grand empereur mogol Akbar (1542-1602). Mécène généreux, Akbar régna pendant cinquante ans et permit l'épanouissement de l'art mogol de la miniature peinte.**

épiques pour la plupart, comme le « Hamza Nameh », le « Shâh Nameh », le « Tarikh-i-Khandan-i-Taimuryan », le « Akbar Nameh », et peignirent des portraits du roi et de ses courtisans. Dans ces albums et manuscrits à peintures, la délicatesse iranienne du détail et la grâce du trait s'allient harmonieusement aux tons caractéristiques de la palette indienne : verts de toutes nuances, rouges flamboyants, orangés.

Des artistes régionaux travaillaient à la Cour royale, comme Mansur, Daswanth et Basawan qui illustrèrent le « Hamza-Nameh » ; mais les meilleures œuvres de ces artistes sont des miniatures peintes, portraits, représentations d'animaux et de fleurs, scènes de chasse ou peintures décrivant les incidents de la vie de Cour, motifs traités séparément pour des albums. Le style de ces œuvres, s'il est pour l'essentiel safavide, relève généralement dans le détail de traditions artistiques locales.

Pendant le règne de l'empereur Jahangir, la tendance naturaliste l'emporta. Cela ressort à l'évidence des études attentives d'animaux, d'oiseaux, de fleurs et d'arbres exécutées pendant cette période, qui prennent place parmi les exemples les plus exquis de l'art mogol. C'est pendant le règne de Jahangir que l'art mogol atteignit son apogée et que les influences persanes, dominantes pendant le règne d'Akbar, disparurent des miniatures. Un des thèmes majeurs de cette époque, outre les représentations de la nature, pour lesquelles l'empereur avait une vive prédilection, était la description de la vie de Cour ; c'est alors aussi que l'arrière-plan de la composition devint l'objet d'un décor raffiné.

Ce style se perpétua et s'enrichit encore sous le règne de Shâh Jahan, le constructeur du Taj Mahal. La perfection technique, l'utilisation libre mais judicieuse de la couleur, le travail du pinceau caractérisent les miniatures de cette époque. Les thèmes traités sont toujours la Cour et ses splendeurs, les portraits de groupe, courtisans ou derivatives. On voit aussi se développer une technique du portrait dont l'origine remonte à l'époque de Jahangir et qui consiste à rehausser le dessin de taches de couleur et d'or. Exacte, élégante, et de grande noblesse, cette peinture ne témoigne plus cependant de l'animation intense qui la caractérisait à l'époque d'Akbar, ni de l'attention aiguë qu'à l'époque de Jahangir les artistes apportaient aux formes vivantes.

Même après 1658 (date de la fin du règne de Shâh Jahan), l'art mogol garda toute sa vigueur et toute sa virtuosité jusqu'à la fin du règne de Muhammad Shâh (1748). C'est durant son règne et celui de Farrukhsiyar (1713-1718), son prédécesseur, que la miniature redevint l'un des arts favoris à la Cour. Mais avec le déclin de l'empire mogol, les artistes cherchèrent de plus en plus d'autres mécènes, nababs et rajahs, souverains locaux, qui avaient créé leurs propres Etats, indépendants ou semi-indépendants. A la Cour de ces souverains, le style mogol de la grande époque se perpétua encore près d'un siècle, sans se renouveler. ■

**MUMTAZ HASSAN** est président de l'Association des Musées du Pakistan. Il est docteur « honoris causa » de l'Institut Goethe (Rép. féd. d'Allemagne). Au nombre de ses publications, signalons une étude sur Mohammad Iqbal, grand philosophe et poète que l'on a appelé « le père spirituel du Pakistan », et un essai sur l'histoire de Deboul, la plus ancienne ville islamique du sous-continent indo-pakistanaï. Il a également édité en langue anglaise une œuvre de Waris Shah, poète du Pendjab.

# L'ÉNIGME DE L'INDUS

La science moderne tente de déchiffrer une des plus vieilles écritures de l'homme

par  
**Ahmad Hassan Dani**



Photo Department of Archaeology and Museums, Pakistan

**L**A vallée de l'Indus a toujours été le lieu de passage des migrations humaines, de l'Asie centrale et occidentale jusqu'à l'Inde.

La civilisation de l'Indus a introduit dans cette vallée les premières formes de la vie urbaine à une époque où des civilisations similaires s'étaient également développées sur les rives du Nil et dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate. Les progrès techniques de l'Age du Bronze avaient facilité cette croissance urbaine. Ils avaient, en effet, permis d'obtenir du sol un rendement suffisant pour faire face aux besoins d'une population accrue.

Cela entraîna également à un commerce outre-mer, et à des contacts avec les pays lointains. Pour faciliter les échanges commerciaux, des sys-

tèmes d'écritures furent élaborés dans chaque région. Chacune de ces écritures avait son caractère propre, mais les formes les plus archaïques avaient en commun un modèle dérivé de la représentation des objets appartenant à une civilisation particulière. Ces écritures figuratives sont connues sous le nom de pictographes. Elles ne peuvent être lues comme des écritures alphabétiques. Pour en déterminer le sens, il faut associer une seule signification à chaque pictographe.

Une telle association simplifie le processus de compréhension. La simplification consiste à réduire l'image à ses contours et à des dessins schématiques qui expriment des idées. A ce stade, l'homme a créé des idéogrammes, pour que ses symboles soient compris d'autres hommes. Le processus de simplification différait selon les régions. Comme chaque région parlait sa propre langue, les idéogrammes régionaux n'exprimaient que les mots de cette langue.

C'est ainsi que nous voyons des images simplifiées correspondant à des sons humains. L'homme a avancé d'un pas dans l'évolution de l'écriture quand il a pu exprimer par écrit, non seulement des objets visibles, mais aussi toutes sortes de sons.

Avec le temps, ces représentations graphiques ont, de fait, perdu leur forme et leur signification réelle, visible. Elles ont été réduites à l'état de symboles et ont fini par être associées, de façon permanente, à des sons. Chacune des trois grandes civilisations a eu son propre type d'évolution. L'Égypte a adopté le système connu sous le nom d'hiéroglyphes,

**AHMAD HASSAN DANI** est actuellement professeur et doyen de la Faculté des Sciences sociales à l'Université d'Islamabad au Pakistan. Il y a vingt-sept ans déjà, il a travaillé au Département d'Archéologie et, malgré sa carrière universitaire, il n'a pas cessé de se passionner pour l'archéologie et de diriger nombre de fouilles. Il est l'auteur de divers ouvrages d'archéologie et d'histoire et le rédacteur en chef d'une publication archéologique, « Ancien Pakistan ».



Photo Guy Thomas © J. Biltgen, Paris

Maints exemples de la mystérieuse écriture de la vallée de l'Indus relèvent de courtes inscriptions sur des sceaux, lesquelles sont le plus souvent accompagnées de motifs animaliers, réalistes ou fantastiques (voir couverture de dos) ou, rarement, de figures humaines (page de gauche). Des inscriptions sur tablettes de cuivre ou d'argile ont été également découvertes (ci-dessus) à Mohenjo-Daro.

alors que la Mésopotamie se dirigeait vers une écriture en forme de coins, dite cunéiforme. L'écriture de l'Indus, elle, est encore un mystère que les érudits se sont attachés à dévoiler.

Pour comprendre les vieilles inscriptions des civilisations oubliées, il faut les déchiffrer, et le processus de déchiffrement est, soit de découvrir la valeur des symboles qui nous restituent des mots, soit de reconnaître les sons d'un langage connu, et de relier, en définitive, les sons et les mots.

C'est ainsi que les choses se sont passées dans le cas des hiéroglyphes et de l'écriture cunéiforme. La découverte de la même inscription en deux ou trois écritures ou langues (inscriptions bilingues ou trilingues) a permis aux déchiffreurs d'accéder au son et, finalement, de trouver la clé du mystère de l'écriture ancienne. La pierre de Rosette a joué ce rôle et révélé les secrets des hiéroglyphes égyptiens.

Malheureusement, aucune pierre de Rosette n'a été découverte dans la civilisation de l'Indus.

L'homme, cependant, n'a pas abandonné sa recherche. Il doit exister une autre méthode pour déchiffrer l'écriture inconnue d'une langue inconnue telle que l'est aujourd'hui l'écriture de l'Indus. Après tout, les symboles sont des créations humaines dans un contexte donné. Si nous connaissons parfaitement le contexte culturel et si nous pouvons reconnaître les symboles et leur valeur à l'intérieur de ce contexte, nous sommes sur la voie qui mène au déchiffrement.

Il est aussi possible d'aborder ce sujet par un autre angle. Des langues aujourd'hui parlées dans le monde, certaines sont liées les unes aux autres et forment des groupes appartenant à une même famille. Les langues d'une famille donnée ont leur propre mode de structure. Si l'écriture de l'Indus exprime une langue appar-

tenant à l'un quelconque des groupes linguistiques survivants, ses sons particuliers devraient pouvoir être repérés et leur type de fonctionnement déterminé. Ensuite, ce fonctionnement des symboles, de façon à ce que l'on puisse voir si la forme symbolique correspond à une famille linguistique ou à une autre.

C'est là, certes, une méthode complexe, mais nous disposons de machines, telles que l'ordinateur, qui peuvent nous aider à simplifier. Ces machines, cependant, ne servent que dans la mesure où le cerveau humain les appelle à son secours.

On n'a pas encore trouvé de longues inscriptions sur une pierre ou sur un parchemin de la civilisation de l'Indus. On connaît des inscriptions courtes, gravées principalement sur des sceaux, des cachets et des tablettes de bronze. Quelques-unes ont été gravées au trait sur des poteries. Sur les

## L'ordinateur au service de la linguistique

sceaux originaux, les signes sont inscrits en « négatif ». Leur impression en rend la lecture « positive ». En général, le centre est occupé par la représentation d'un animal : taureau, éléphant, tigre, unieorne. L'écriture occupe le plus souvent l'espace supérieur et comporte une, deux, au maximum trois lignes. Comme tous les animaux regardent vers la droite, on en a conclu que l'écriture devait se lire de droite à gauche. Cette conclusion a été heureusement confirmée par une surcharge trouvée sur une poterie, où un symbole de gauche recoupe le symbole de droite.

Certains des symboles de l'écriture de l'Indus sont faciles à déchiffrer. Ce sont les traits verticaux, courts ou longs, allant de 1 à 10 ou 12. Ces traits représentent généralement des nombres. Mais sont-ce juste des nombres ? Comme on les trouve en combinaisons diverses, avant les symboles et après les symboles, on en induit qu'ils servent à exprimer des sons syllabiques.

La brièveté des inscriptions de l'Indus a conduit certains chercheurs à penser qu'il ne s'agissait que des noms et des titres de fonctionnaires qui possédaient les sceaux et les apposaient sur des balles de coton ou autres marchandises destinées aux échanges commerciaux, ou sur des documents, en manière d'authentification. Cette interprétation est fondée sur une ressemblance avec l'écriture de certains titres honorifiques de l'ancienne Egypte.

**P**AR ailleurs, des similitudes dans les formes symboliques ont été notées dans des régions très éloignées. Par exemple à l'île de Pâques où l'on a découvert des tablettes dont les symboles comportent les mêmes particularités. C'est également le cas des hiéroglyphes hittites. Mais ces similitudes mises à part, il n'est pas assuré que leur valeur phonétique soit la même dans les divers systèmes linguistiques.

Une autre méthode consiste à déterminer le groupe linguistique particulier auquel la langue du peuple de l'Indus pourrait être rattachée. Trois groupes ont des titres à cela : l'indo-aryen, les langues munda, ou proto-austro-asiatique et le dravidien. Ils ont été attentivement étudiés dans ce sens. Pour des raisons purement historiques, on a abandonné l'idée qu'il pouvait s'agir du groupe indo-aryen. En effet, l'on sait que les Aryens sont apparus dans

une période postérieure à la civilisation de la vallée de l'Indus.

Pourtant, certains érudits ont tenté de lier une langue indo-aryenne à l'écriture de l'Indus, alors que d'autres cherchaient un rapport entre l'écriture de l'Indus et une écriture indienne, plus tardive, appelée brahmi. Ces tentatives se sont révélées stériles, ainsi que l'effort accompli pour apparenter cette écriture au groupe linguistique munda : apparemment impossible, pour des raisons culturelles et linguistiques.

Une équipe de savants soviétiques a analysé les symboles de l'Indus, selon une méthode scientifique ; ils ont essayé de les lire sur la base du dravidien\*.

Le groupe dravidien retient aujourd'hui l'attention car l'une de ses branches, le brahoui, est toujours parlée dans le Bélouchistan central et l'on sait que, dans ces régions, il a précédé l'aryen, mais dans la zone de l'Inde méridionale où l'on parle actuellement les langues dravidiennes, la civilisation de l'Indus n'a, autant qu'on le sache, jamais pénétré. La vraie difficulté réside dans le fait d'établir quelle forme particulière de dravidien a pu être parlée par le peuple de l'Indus. On essaie maintenant de reconstruire cette langue et d'y expliquer l'écriture symbolique de l'Indus.

En même temps, des découvertes récentes dans la vallée pakistanaise de Gomal au Pakistan, en Afghanistan méridional et au Turkménistan soviétique, ont révélé des contacts entre les populations de ces trois régions au cours de l'Age du Bronze. D'autres considérations encore donnent à penser que l'on pourrait trouver dans le groupe des langues altaïques la solution au mystère du langage dont se servaient, il y a cinq mille ans, les populations de la vallée de l'Indus.

Sur le plan de la classification, plusieurs tentatives ont été faites pour réunir les inscriptions, les distribuer selon un certain ordre, déterminer le nombre exact des symboles connus, préciser les signes de début et les signes de fin, et définir la forme des symboles au fur et à mesure qu'ils subissent des changements. Le dernier travail de ce genre a été effectué par Asko Parpola et ses collègues finlandais de l'Institut scandinave des Etudes asiatiques, dont le siège est à Copenhague. Ils ont réuni tous les matériaux et, avec l'aide de l'ordinateur, les ont mis en ordre, de telle

sorte qu'il sera désormais possible aux futurs déchiffreurs de les utiliser avec profit. Les signes ainsi catalogués sont au nombre de trois cent quatre-vingt-seize. Certains symboles sont faciles à reconnaître, par exemple le signe homme, le signe animal, le signe oiseau, le signe poisson et le signe insecte.

D'autres sont empruntés à la flore locale, par exemple le champignon, la feuille, la fleur et probablement l'arbre même du pipal. D'autres encore représentent des objets d'usage courant, tels que l'arc et la flèche, le filet à crevettes, la charrette, mais la plupart ne sont que de simples lignes ou des formes géométriques.

Ces signes ont pourtant deux caractéristiques principales : ils se présentent dans des combinaisons variées, ils sont modifiés par l'addition de traits. On ne voit pas ce que signifient ces modifications.

On suppose généralement qu'elles complètent le signe originel à la façon des suffixes dans les mots des langues du groupe altaïque ou du groupe dravidien. En turc moderne — qui appartient au groupe altaïque — nous avons le mot de base « çocuk » qui veut dire « enfant ». On modifie ce mot en y ajoutant des suffixes, comme dans « çocuk » (enfant) + « lar » = « çocuklar » (les enfants) + « iniz » = « çocuklarıniz » (nos enfants) + « dan » + « çocuklarınizdan » (de nos enfants).

**L**ES langues qui se comportent de la façon indiquée ci-dessus appartiennent au groupe des langues agglutinantes. Si l'écriture de l'Indus appartient à ce groupe, on pourrait peut-être tenter d'analyser et de classer les signes en signes de base et en suffixes. Ces suffixes devraient indiquer le comportement grammatical des mots. A partir du moment où ce comportement grammatical serait déterminé, il serait possible de rattacher la langue de cette écriture à tel ou tel groupe linguistique. Mais, jusqu'ici, en ce qui concerne l'écriture de l'Indus, cette ultime phase de classement n'est pas encore abordée.

Le fait que l'on n'ait pas découvert des inscriptions longues dans la civilisation de l'Indus ne devrait pas être un obstacle à ce genre d'analyse. Peut-être un chercheur, quelque part dans le monde, se vouera-t-il un jour à cette tâche, et nous fournira-t-il l'analyse qui éclaircira le mystère de l'écriture de l'Indus. ■

\* Depuis 1964, cette équipe dirigée par Y. K. Khorosov, a tenté le déchiffrement de l'écriture de l'Indus en utilisant l'ordinateur.

# AUX PRISES AVEC LES PICTOGRAMMES



Photo © Francis Brunel, Paris

**C**omment procèdent les experts pour déchiffrer une ancienne écriture pictographique ? La célèbre « pierre de Rosette » où voisinaient trois inscriptions en hiéroglyphes, en démotique et en grec, fournit à Champollion la clé nécessaire pour percer les secrets des hiéroglyphes de l'ancienne Égypte. Or, dans le cas de l'écriture de l'Indus, pas de clé. Une étude plus longue, plus difficile, s'impose donc, avec des interventions sémantiques, phonétiques, grammaticales, historiques, statistiques, et l'application de diverses disciplines associées à un travail de déductions complexes.

Quatre experts finlandais, Asko Parpola, Seppo Koskeniemi, Simo Parpola et Pentti Aalto, de l'Institut Scandinave d'études asiatiques, tentent depuis dix ans, avec un ordinateur, de déchiffrer les quelque 300 signes fondamentaux de l'écriture de l'Indus, sur la base de 2.000 inscriptions sur sceaux. Pour les Finlandais une hypothèse de travail : cette écriture s'apparente au Dravidienn. Mais d'autres experts contestent et l'hypothèse et les interprétations qu'elle entraîne.

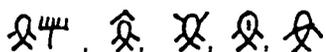
Nous présentons ci-dessous des extraits d'une des études préliminaires publiée en 1970 par l'Institut Scandinave d'études asiatiques, « Further Progress in the Indus Script Decipherment ». Elle permet au profane de comprendre le raisonnement selon lequel les spécialistes tentent de déchiffrer ces énigmatiques messages vieux de quatre mille cinq cents ans.

Textes © copyright - Reproduction interdite

Jupiter  
de  
l'Indus



**L**ES cinq planètes qui correspondent aux signes :



doivent avoir été nommées d'après leurs « couleurs » par les anciens Dravidiens ; car leurs noms originaux en langue dravidienn concordent avec les couleurs associées à ces planètes dans les textes sanscrits et tamouls : Mars = rouge ; Mercure = vert ; Jupiter = doré, jaune ; Vénus = blanc ; Saturne = noir.

L'ordre dans lequel ces planètes ont été rangées ci-dessous a pu être déduit des jours de la semaine (mardi à samedi) auxquels elles furent associées par la tradition indienne postérieure.

- ☉ = ☉ = l'étoile rouge = Mars = Siva
- ♄ = ♄ = l'étoile noire = Saturne = Krishna
- ☿ = ☿ = l'étoile blanche = Vénus = Balarama
- ♃ = ♃ = l'étoile verte = Mercure = Ganesa
- ♃ = ♃ = l'étoile dorée = Jupiter = Brahma

Le nom de Jupiter en sanscrit est Brhaspati, nom qui est aussi l'un de ceux de Brahma, créateur de la Trinité Hindoue, avec Brahmanaspati, Prajāpati ou Vācaspati. Bien que le nom du dieu sur le sceau ci-dessus soit l'un des deux signes de planètes et n'ait pas encore été déchiffré, il nous a paru opportun d'examiner comment cette scène s'accorde à ce que l'on connaît déjà de Jupiter et de Brahma.

L'homme agenouillé devant un personnage à cornes au sein du pipal sacré ou figuier (*Ficus religiosa*) est certainement le grand prêtre du dieu (notez sa « couronne ») et correspond au signe

人 = ân « homme, serviteur »

à la fin de l'inscription (lire de droite à gauche). Il est fort probable que le signe

田 (ici, « rituellement pur »)

gravé de l'autre côté de l'arbre, se rapporte aussi à lui. Le personnage dans l'arbre ne peut être que le dieu lui-même, dont le nom, au génitif, précède le signe

人 : 𑀲𑀺𑀭𑀸𑀓.

Le asvattha ou pipal est, d'après les sources sanscrites, l'arbre sacré de la planète Jupiter ; en dravidien, cet arbre est l'*aracu*, et *aracan* signifie « roi », mais aussi la planète Jupiter. Le même arbre, habituellement appelé *udumbara*, est l'arbre sacré du dieu Brahma/Prajâpati, symbole de vie et de fertilité et refuge de l'âme après la mort.

On trouve dans les textes brahmanes, de nombreuses variantes de l'histoire de la création de ces mondes par Prajâpati. Elles commencent généralement par raconter que Prajâpati, éclos de lui-même, créa ces trois mondes, qu'il fit ensuite éclore, etc. Prajâpati, divinité centrale du rituel védique *agnicayana*, y est représenté par un homme doré ; les actions qui se rapportent à sa personne ont pour commentaire l'allusion à « celui qui est né d'entrailles dorées ». Dans le *Mahâbhârata*, il est dit que Brahma est éclos d'un œuf d'or qui flottait sur les eaux primitives.

Jupiter est la planète dorée, et *pon*, « or », est aussi en tamoul le nom de la planète Jupiter. Si l'on se permet une légère différence dans la prononciation de la nasale finale, on obtient un son homophone qui donnerait une bonne explication à l'encoche pratiquée à l'intérieur du poisson dans le pictogramme

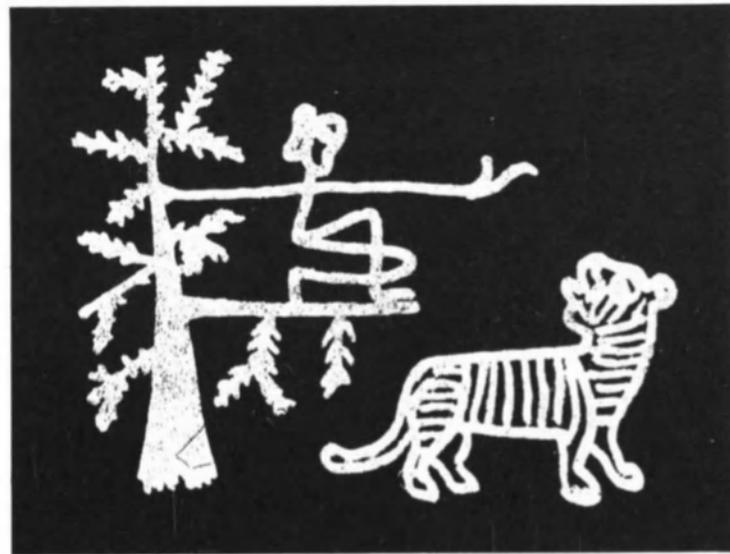
人 pun « blessure, éraflure ».

Brhaspati et Brahmanaspati doivent avoir à peu près la même signification que Prajâpati et être des traductions en sanscrit d'une épithète dravidienne signifiant « le maître de la création et de la vie ». Mais Brahma possède un autre nom : *Vâcaspati*, « le maître de la parole » ; c'est en fait l'époux de *Vâc*, « discours, verbe », qui est l'homologue de *Sarasvatî*, déesse de la sagesse (en tamoul = *kalai-makal*) et à la rivière sacrée source de vie du nord-ouest de l'Inde. Ce n'est pas une simple coïncidence si le mot propre en dravidien pour (le principe de) « vie », *uy*, *uyir*, *ucir*, signifie non seulement « vie, salut, résurrection » (en sanscrit, Brahma), mais aussi « reproduction, émission de semence » (en sanscrit, Prajâ) et « discours » (en sanscrit, Vâc), le sens de base étant « souffle » (en sanscrit, Prana), concept primordial intimement lié à Brahma/Prajâpati.

Brahma et Sarasvatî eurent sept enfants, les « sept sages » qui sont les étoiles de la Grande Ourse. La planète Jupiter eut aussi sept enfants, six fils et une fille, de Candra-masi. Sept personnes sont décrites à la base du sceau.

Brahma est représenté chevauchant une oie sauvage (*hamsa*) qui symbolise l'âme et le soleil, et le *Mahâbhârata* narre à diverses reprises comment Prajâpati prit la forme d'une oie dorée, première incarnation de Vichnou, l'âme suprême. De même manière, la littérature tamoule dit que Brahma portait un cygne sur sa bannière. Mais dans le rituel védique, le cheval, premier symbole du soleil et de la fertilité chez les Aryens, est l'animal plus particulièrement relié à Prajâpati. Le « *vâhana* » ou « véhicule de la planète Jupiter », est un cheval jaune, ou une oie. (L'objet indistinct sur le sceau n'est-il pas une oie ?)

La planète Jupiter tient à la main un lotus, et elle est parfois représentée assise sur un lotus. Le lotus, tout comme le figuier, est un symbole important de fertilité (de *kantal*, *kanta*, *katta*, « racine bulbeuse de lotus », et *kanta*, « masculin, époux »), mais c'est aussi le siège de Brahma qui, selon une légende, jaillit d'un lotus, lui-même jailli du nombril de Vichnou. Que Jupiter soit dieu de la fertilité tout comme Prajâpati est suffisamment démontré par l'importance majeure que l'on attachait à la position bénéfique de Jupiter lors des mariages à l'époque post-védique.



## La marque du tigre

LES sceaux de l'Indus portent généralement en adjonction au texte pictographique, le dessin d'un animal. Dans l'antiquité, dieux, souverains et tribus avaient des emblèmes totémiques, représentés sur les étendards, les sceaux, les habitations ; pour la plupart, ces totems étaient des animaux. L'ancienne littérature tamoule



Photo Department of Archaeology and Museums, Pakistan

## La prêtresse et le tambour

S'IL est peut-être malaisé de faire un dessin exact du tambour rond *tampa*, tout un chacun peut reconnaître que 人 is un dessin de tambour.

Mais pour montrer clairement qu'il ne s'agit pas d'un sablier (*tâmara* ou *utukka*), un côté reste ouvert pour indiquer qu'il n'est question que d'un tambour dont on frappe un seul côté 人 ou 人.

La signification visée « prêtre(esse) » semble aussi affecter la forme du disque, probablement associée à un acte liturgique représenté sur le sceau ci-dessus, où l'on voit une figure féminine

fait d'intéressantes références à l'emploi des sceaux. Les marchandises portaient le cachet, le sceau, aux emblèmes des souverains. Débarqués ou embarqués, tous les chargements étaient rassemblés à terre et alors cachetés avant de passer un contrôle douanier. L'expression « sceller les ballots » nous est donnée en ces termes *puli porittu puram pokki* qui veulent dire : « Le (signe du) tigre a été apposé pour la sortie. » Les sceaux de l'Indus étaient imprimés sur des tablettes d'argile, elles-mêmes attachées aux ballots de marchandises.

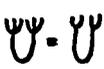
Le mot *venkai*, en langue dravidienne, signifie à la fois « arbre quinquina » et « tigre », l'un et l'autre emblèmes de clans. La couleur des rayures de la peau du tigre ressemble beaucoup à celle des fleurs de quinquina. « Une preuve de cette ressemblance, c'est que les jeunes filles du clan de Kouravar chuchotent « tigre, tigre », en cueillant les fleurs de quinquina. » Ce qui n'est pas loin des scènes représentées sur les sceaux de l'Indus, où l'on voit une forme humaine à croupetons dans un arbre, une main tendant ce qui est peut-être une fleur à un tigre qui se tient sous la ramure.

à tête de taureau s'avançant vers un tigre cornu. Il est frappant que sur ce sceau, dont le texte est par malheur brisé, il y ait le signe  avec une queue adjointe : . Cette queue n'est connue que dans le signe , une variante de .

qui l'un et l'autre interviennent dans des contextes où la signification « prêtresse » ne peut faire doute.

Si  est *tampi/nampi* (employé aussi comme épithète pour la divinité comme ) et si  est le signe qui indique le genre féminin, le mot est *tankai/nankai*, c'est-à-dire « jeune sœur, femme de condition ». La queue adjointe au pictographe l'associe évidemment au vêtement de la prêtresse, mais il a sans doute également une valeur phonétique. En langue dravidienne, le mot qui veut dire queue est *väl*, dont un exact homophone *väl*, signifie « pur, candide, saint » et qui s'emploie particulièrement quand il est question de la virginité. En langue égyptienne, le mot *w'b*, qui signifie couramment « prêtre », veut dire littéralement « pur, net » quand il est appliqué à une personne.

## Signes de l'écriture de l'Indus et hypothèses de traduction

Signe	Objet décrit	Nom dravidien de l'objet	Homophone	Sens
	bateau	ota	utai	« possession » = suffixe du génitif (en tamoul)
	roue de potier	ali	al	« régner » « souverain »
	grêlons	ali		
	poisson	min	min	« étoile » (Mars)
	toit	mey	mai	« noir »
	combinaison des 2 signes précédents		mai-min	« étoile noire » (Saturne = Krsna)
	fleur du cotonnier	ila	il	« maison »
	bras tendus prière	mana	man	« roi »
	tambour battu d'un seul côté	tampata	tampa/i nampi	« prêtre », « noble »
	ailes	irai	irai	« seigneur »
	luth, lyre	yal	yal	« musicien divin » (Narada)
	porte dans une haie	katavu	katavul	« dieu », « divin »
	personne assise	ayya		« père »
	peigne	pentika	penti	« femme » « féminin »
	combinaison des 2 signes précédents		amma	« mère » (déesse)
	un	oru, or		« (une) personne »
	scorpion	tel	tel	« brillant » « docte »
	combinaison des 2 signes précédents		tell-or	« docte personne »
	homme	an		« homme », « serviteur »
	combinaison du scorpion et du signe précédent		tell-an	« homme docte »

Perspectives des nobles allées, des lacs et des fontaines limpides, et des pavillons, dans les jardins de Shalamar, à Lahore, qui furent construits au 17<sup>e</sup> siècle sous le règne de Shâh Jahan. Au 18<sup>e</sup> siècle, les jardins furent dépouillés de leurs ornements et de leurs marbres, mais ces trésors de l'art paysagiste mogol retrouvent aujourd'hui leur splendeur passée grâce à la vigilance du Département d'archéologie et de muséologie du Pakistan.



Photo © H. Roger-Viollet, Paris

# MARBRES, FLEURS ET JEUX D'EAU

Les jardins de Shalamar naquirent  
près de Lahore il y a plus de trois siècles

par  
**Muhammad  
Ishtiaq Khan**

« **D**E tous les plaisirs de l'homme, le plus pur est un jardin. » Ainsi s'exprimait l'empereur Babur, fondateur de la dynastie mogole. Et ses successeurs, Humayun, Akbar, Jahangir et Shâh Jahan n'en étaient pas moins convaincus : pour eux qui voulaient apaiser leur soif de beauté, le temps ni l'argent ne comptèrent.

A quelque cinq kilomètres de Lahore, les jardins Shalamar qui furent créés par l'empereur Shâh Jahan attestent le sens esthétique très châtié des architectes-paysagistes mogols. Ils incarnent leur idéal du jardin parfait : fraîcheur délicieuse, air léger, murmure des eaux le long des canaux,

calmes bassins, ruissellement des fontaines, chant des cascades, balancement des sombres cyprès.

Que veut dire « Shalamar » ? Selon une tradition populaire, « séjour de félicité » ou « lumière de la lune ». Mais il semble plutôt qu'il s'agisse d'une altération de « Shalimar », composé de « Shali », qui signifie riz et de « mar », riche terre noire en langue cachemire. « Shalimar » signifierait donc : terre noire propice à la culture du riz. On ne sait quand les jardins de Lahore furent ainsi nommés.

En 1639, Ali Mardan Khan, noble persan et gouverneur de Lahore après avoir été celui de Kandahar, fit savoir

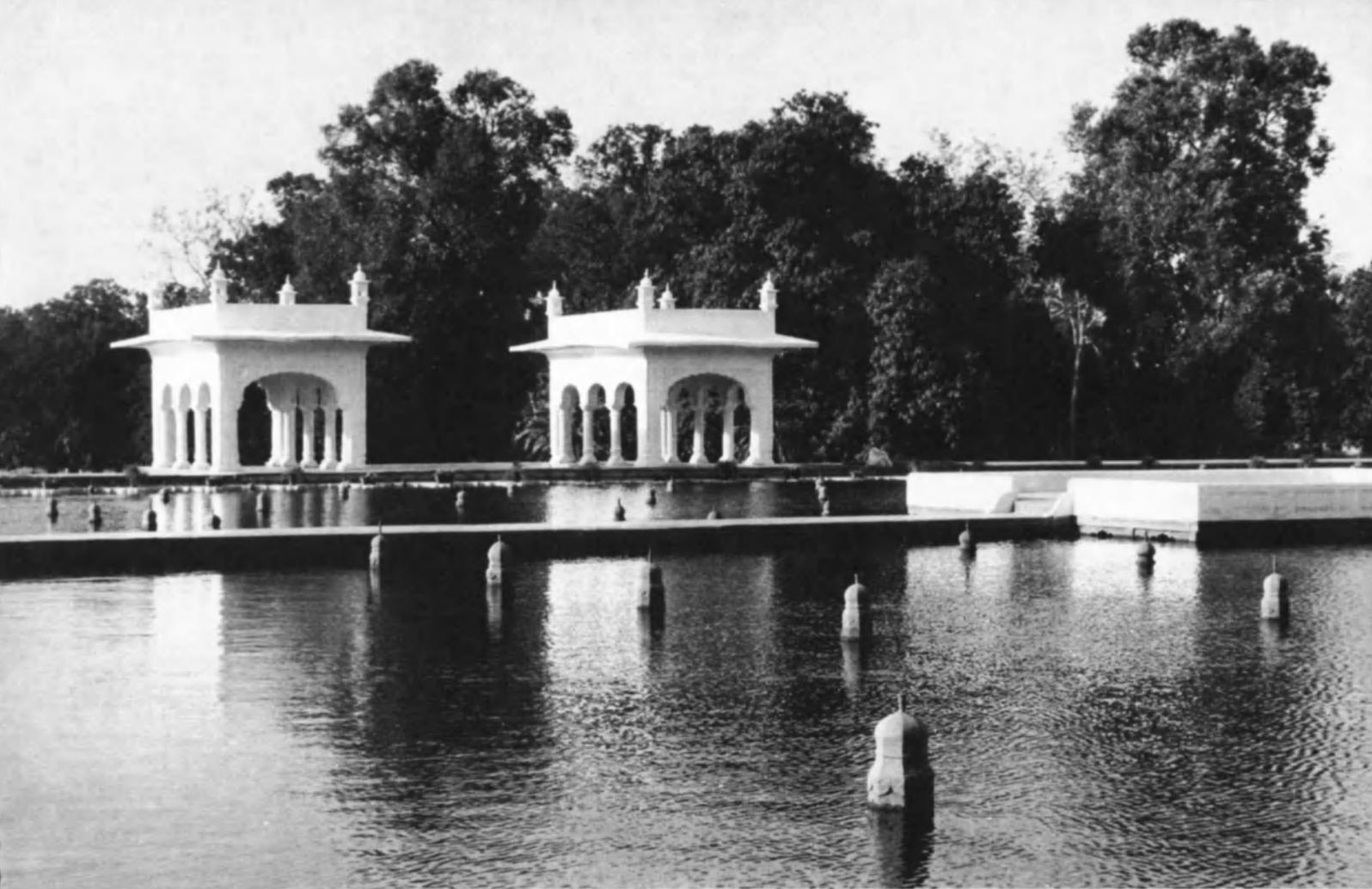


Photo © Vautier Decool, Paris

à l'empereur Shâh Jahan qu'il disposait d'ingénieurs spécialistes de la construction des canaux et sollicita l'autorisation de construire un canal depuis la rivière Ravi, jusqu'à Lahore. Sa requête agréée, les fonds mis à sa disposition, il fit construire en deux ans le Shâh Nahar ou Canal Royal, avec le concours de Mulla Alaul Mulk Tunî, un spécialiste de l'hydrologie.

En 1641, Shâh Jahan chargea un grand de sa cour, Khalilullah Khan, de choisir le long du canal un emplacement propice à la construction d'un jardin.

On trouva le site convenable sur l'ancien lit de la rivière Ravi. Un an, cinq mois et quatre jours après la pose de la première pierre, Shâh Jahan inaugura son jardin. Un haut mur d'enceinte entoure les jardins de Shalamar (comme tous ceux de style mogol). Les canaux où courent les eaux, les vastes bassins, les fontaines, les cascades et les « Khayabans », ou promenades ombragées, les passages de briques à décor géométrique sont répartis sur trois terrasses descendant du sud vers le nord sur une étendue de 16 hectares. A l'origine, on y pénétrait par une porte élégante, à partir de la terrasse inférieure, si bien que le visiteur gravissait le jardin dont chaque terrasse lui révélait des merveilles.

La différence de niveau entre la ter-

rasse supérieure et la terrasse centrale est de 4,50 m alors qu'elle ne dépasse pas 1,50 m entre cette terrasse centrale et la terrasse inférieure.

Sur les terrasses supérieure et inférieure, qui ont chacune 266 mètres de côté, des espaces symétriques sont divisés en quatre parterres par des réseaux de canaux de 6 mètres de large, pavés et bordés de fontaines de marbre et de grès rouge. A l'intersection des canaux, des bassins, agrémentés eux aussi de fontaines.

La moyenne terrasse, qui mesure 266 mètres sur 77 mètres, est divisée en trois parties dans sa longueur. Le grand bassin, avec ses cent fontaines, s'y étend sur plus de 60 mètres de long. C'est le cœur du spectacle : musique et panaches d'eau, chant des cascades, parfums délicats des fleurs, tout y crée une étonnante magie poétique.

Les noms, qui à l'origine furent donnés aux terrasses « Farah Bakhsh » (Présent de joie), et « Faiz Bakhsh » (Présent d'abondance), disent clairement que la terrasse supérieure n'avait été plantée que de fleurs et d'arbustes aux parfums délicats, et les deux autres d'arbres fruitiers. A l'est et à l'ouest, la terrasse centrale n'était comblée que de roses. Cyprès et peupliers ombrageaient les « Khayabans », promenades pavées de brique. Selon

les historiens contemporains, des arbres de tous climats donnaient des fruits en toute saison : manguiers, cerisiers, abricotiers, pêchers, poiriers, pommiers, amandiers, cognassiers, mûriers, orangers. Roses, tulipes, iris, cyclamens, fritillaires, lys, œillets, narcisses, jasmins, lilas, lotus, bien d'autres fleurs encore s'y épanouissaient.

Les eaux du canal amenées de la rivière Ravi pénétraient dans les jardins par le sud, se déversaient dans la grande cascade, remplissaient le grand bassin de la terrasse centrale, se divisaient en trois cascades puis franchissaient au nord les limites des jardins Shalamar.

« Le jardin contient tant d'édifices, disait Muhammad Salih, historien de l'époque, que lorsque l'empereur s'y installe avec son harém, point n'est besoin de dresser des tentes. »

Sur la terrasse supérieure se situaient en effet l'« Aramgah » royal, ou lieu de repos, dont la salle principale était ornée d'un bassin de marbre en forme de coupe, pourvu d'une fontaine d'où l'eau jaillissait « pareille à l'écume de printemps ».

L'édifice appelé de nos jours « Naqqar Khana » ou kiosque à musique était primitivement le « Jharoka-e-Daulat-Khana-e-Khas-o-Am », ou galerie de la salle d'audience publique et privée. La « Khwabgah » constituait les

# AU ROYAUME DU GRAND MOGOL

## Éléphants, clochettes, harnais d'or

Pendant quatre ans, de 1615 à 1619, Sir Thomas Roe, diplomate et écrivain, représenta l'Angleterre à la cour de l'empereur mogol Jahangir, celui-là même qui édifia les jardins de Shalamar à Lahore. Le journal tenu par Sir Thomas, les rapports et les lettres qu'il envoya de la cour mogole abondent en vivantes descriptions et détails à propos des mœurs et coutumes. Ci-dessous, un court extrait de « L'Ambassade de Sir Thomas Roe à la cour du Grand Mogol », éditée à Londres en 1899 :

*Ce jour anniversaire du roi était marqué des solennités d'une grande fête... Pendant des heures et des heures on fit défiler devant lui les plus grands de ses éléphants. Parmi lesquels Seigneurs éléphants, avec chaînes, clochettes et harnais d'or et d'argent se présentèrent avec moults bannières et oriflammes, escortés de huit à dix éléphants caparaçonnés d'or, de soie et d'argent. Près*

### JEUX D'EAU (Suite)

appartements de l'impératrice sur l'ouest de la terrasse.

Au nord, un édifice à arcades était le « Iwan » grande porte d'entrée sur la grande salle dont les murs étaient, à l'origine, décorés de fresques et de boiseries aujourd'hui disparues.

A tous les angles de la terrasse s'élevait un « burj », tour qui comprend une chambre octogonale, surmontée d'un pavillon également octogonal de grès rouge.

« Le hamam » ou bain royal se trouve

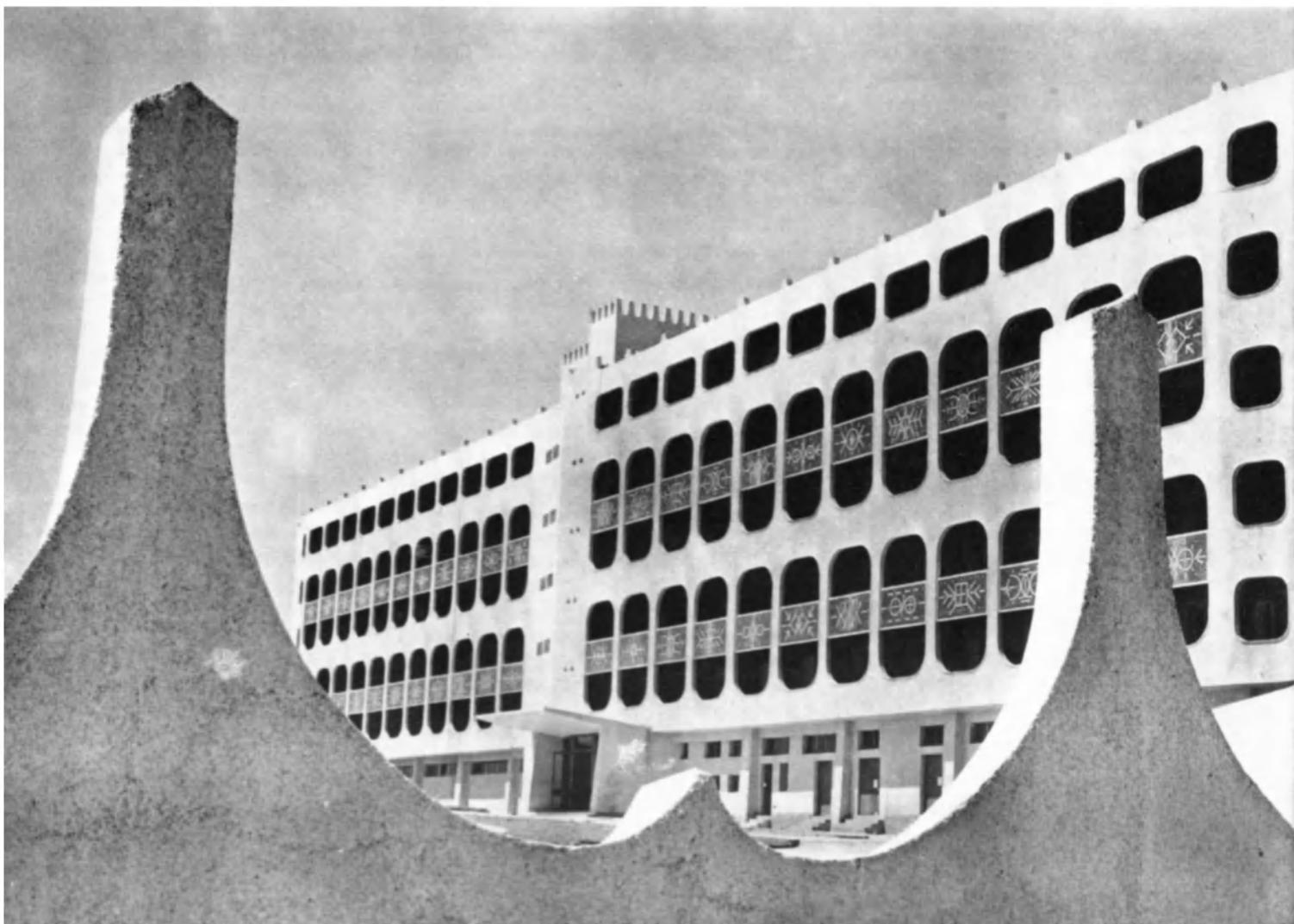
sur la terrasse centrale. Il comprend trois parties : un « Sard Khana » ou bain froid, un « Garm Khana » ou bain chaud, et un vaste « Rakht Khana » ou vestiaire. A l'origine, l'intérieur du bain était délicatement décoré de pierres dures.

Au nord, à l'est et à l'ouest du grand bassin subsistent quatre pavillons dont les revêtements de marbre n'existent plus.

Sur la terrasse inférieure s'élève le « Chini-Khana » clos sur trois côtés :

c'est le « Abshar » ou chute d'eau. Dans les petites niches aménagées dans les parois de marbre on déposait autrefois des vases d'or et la nuit, des lampes à huile. Les taches de lumière multipliaient à l'infini leurs reflets dans l'eau, et l'on nommait ces lieux « Dip Mala », c'est-à-dire chaîne de lumières.

En face, se dresse encore un pavillon en ruines à trois arches, le « Daulat-Khana-e-Khas » qui fut la salle d'audience privée de l'empereur. Les empereurs mogols aimaient à s'installer dans ces jardins qui demeurè-



de 12 compagnies défilèrent ainsi richement harnachées, la première conduite par une bête dont taille et beauté étaient également magnifiques et dont les plaques de tête et de poitrail étaient enchâssées de rubis et d'émeraudes. Tous les éléphants s'agenouillèrent devant le roi en une révérence fort gracieuse, spectacle conduit par des animaux seulement et d'une merveille que je n'avais encore jamais vue. Les cornacs de chaque seigneur éléphant offrirent un présent. A la suite de maints compliments à mon endroit, le roi se leva et s'en fut.

## Palais, vergers, bazars

Le texte reproduit ci-dessous est un extrait de l'œuvre du Père Sébastien Manrique, hispano-portugais, missionnaire augustin, intitulée : « Itinéraire des missions en Inde orientale accompagnée d'une brève relation concernant le grand et opulent royaume de l'Empereur

et Grand Mogol, Shah Jahan et d'autres rois qui, durant leur règne, aidèrent les religieux de saint Augustin » (Rome, 1653). Le Père Manrique parcourut pendant treize ans (1629-1643) le sous-continent indo-pakistanaï.

La ville de Lahore, l'une des résidences préférées des monarques Mogols, est, de par sa richesse et sa grandeur l'une des plus opulentes de l'Empire Mogol. Elle est rehaussée de magnifiques palais, de délicieux jardins, de vergers fertiles où abondent bassins et sources d'eaux excellentes. Il serait trop long de tout narrer des mille marchandises et richesses des bazars. En bref, les richesses que l'on peut voir dans la rue principale, ou Bazar du Socco, comme l'appellent ses habitants, sont telles qu'elles prouvent assez les profits qu'on tire ici en commerçant avec les parties les plus riches et les plus puissantes de l'Europe. Ce qui sautait aux yeux lors de la présence de l'Empereur à la fête du Naurouz qui, cette année-là, coïncidait avec la célébration du Ramadan, à la fin des trente jours de jeûne.

rent l'objet de leurs soins attentifs. Quand ils perdirent le Pendjab, les jardins furent ravagés. Un gouverneur sikh, Ranjit Singh, les restaura, il rouvrit les canaux et les bassins, remit en service le système hydraulique, arrêta le défonçage du sol et fit recouvrir de plâtre les surfaces dénudées de leurs riches revêtements. Sans cette haute, mais tardive intervention, les jardins de Shalamar auraient disparu comme ceux de Delhi.

Depuis que le département d'Archéologie a pris en charge l'administration

des jardins, on ne cesse de s'appliquer à préserver leurs édifices, à reconstituer leur physionomie primitive et à recréer l'atmosphère d'antan.

Un programme d'illumination des jardins a déjà été mis en œuvre. En outre, un plan général de préservation et de restauration, d'un coût de 2 millions de dollars, a été récemment élaboré, et le gouvernement du Pakistan a déjà pris les premières mesures d'application. L'exécution d'un tel plan constituera un progrès considérable dans la résurrection de Shalamar. ■



Photo N. Serrailier - Unesco

## ISLAMABAD jeune capitale d'un antique pays

Depuis 1961, une vaste cité moderne, nouvelle capitale du Pakistan, a surgi, à l'instar de Brasilia dans le sertão, sur le Potwar, plateau qui s'étend entre Rawalpindi et l'antique Taxila. Islamabad est un exemple accompli d'urbanisme et d'architecture modernes. Dès son achèvement, elle disposait de quartiers administratifs, industriels et résidentiels, d'une enclave réservée aux ambassadeurs, d'un quartier dévolu aux institutions spécialisées, d'une ceinture verte et d'un parc national avec village olympique et jardins botanique et zoologique. Les architectes ont avec bonheur lié aux édifices modernes les styles islamiques traditionnels comme dans les bureaux du gouvernement (à gauche) et la façade d'un majestueux hôtel (page ci-contre). Islamabad, comme l'indique son nom est l'harmonie même entre tradition et histoire du Pakistan, modernisme et nouveauté créatrice.

# MOHENJO-DARO, VILLE MODERNE DE L'ANTIQUITÉ

(Suite de la page 13)

l'homme représenté en buste ont fait forte impression sur les archéologues, au point qu'ils ont conféré à celui-ci le titre de Prêtre Roi.

L'art de la sculpture témoigne d'une élaboration plus poussée avec une petite figurine de bronze représentant une jeune fille dansant, la main droite sur la hanche, la gauche posée sur l'avant de la cuisse. Cette jeune fille nue, au visage assez ingrat, porte un collier à trois pendentifs couvrant des seins menus ; deux bracelets épais enserrent le bras droit au-dessus du coude. Le bras gauche, dans toute sa longueur, est ensermé dans un ornement hélicoïdal.

Les meilleurs témoignages de l'art plastique nous sont donnés par les sceaux à figures animales : grand taureau, taureau à petites cornes, buffles, tigres, rhinocéros, crocodiles, ou ornés de créatures mythologiques, comme l'unicorne créature humaine pourvue de corne et d'une queue et le tigre cornu. A côté de ces animaux et de ces monstres, il y a nombre d'images en miniature de singes et d'écureuils gravées avec une grande maîtrise réaliste du détail. Les sculpteurs modelaient aussi des jouets à leurs moments perdus : animaux domestiques et chars à bœufs.

**L**ES sceaux découverts à Harappa et à Mohenjo-Daro portent des inscriptions pictographiques qui n'ont cessé de déjouer les tentatives de déchiffrement. L'interprétation de l'écriture pose un très difficile problème aux archéologues de la vallée de l'Indus. Elle comporte des boucles, des cercles, des peignes, des échelles, des roues à rayons et maintes formes : feuille, poisson, etc. Il est parfois très tentant de prêter une signification à ces symboles, comme en témoigne le récit d'un ancien conservateur du musée de Mohenjo-Daro : il demanda un jour à un petit garçon, de passage au musée, s'il comprenait quelque chose à ces inscriptions ; après un moment de réflexion, l'enfant répondit qu'il s'agissait peut-être des pièces détachées d'un char à bœufs.

Comprenant 250 symboles environ (compte non tenu des variantes), l'écriture de la vallée de l'Indus est considérée comme pictographique ; elle se lisait, croit-on, de droite à gauche. Elle dépasse en précision l'écriture hiéroglyphique égyptienne et l'écriture cunéiforme mésopotamienne. Les signes ne paraissent pas être alphabétiques ; ils représentent probablement des syllabes, des idéogrammes, ou des éléments discriminatifs associés

à la catégorie à laquelle le mot appartient.

Cette écriture ne ressemble à aucune de celles qu'on rencontre au Moyen-Orient, mais il n'est pas impossible qu'elle ait été inspirée par l'exemple de l'écriture cunéiforme de Mésopotamie. Quoi qu'il en soit, la discussion reste purement académique, tant qu'elle n'a pas été déchiffrée (voir article page 28).

Les ornements les plus courants étaient des colliers et des pendentifs de pierres semi-précieuses. Il semble que l'on raffolait, à Mohenjo-Daro, des objets décoratifs de céramique et des pierres brillantes. Certaines cornalines gravées et striées de blanc sont identiques à celles que l'on a trouvées en Mésopotamie et en Iran : preuves indiscutables des relations commerciales établies avec le Moyen-Orient. Colliers d'or, résilles, bracelets de bras et de poignet et bagues étaient portés par les hommes comme par les femmes ; mais les grandes cornalines, les boucles d'oreilles, et les bracelets de cheville étaient réservés aux femmes.

Des cornalines d'une taille surprenante témoignent de la technique raffinée utilisée pour percer des trous réguliers dans une matière dure ; une opération si délicate devait être exécutée avec des drilles susceptibles d'une grande vitesse de rotation.

On a découvert à la fois des outils de pierre et des outils et ustensiles de cuivre et de bronze. Les outils de silex sont en général de longs éclats aux bords usés et ébréchés ; de toute évidence, on les employait comme couteaux de cuisine. Peu de vaisselle en pierre, mais des plats en albâtre, épais et de facture apparemment maladroite.

En revanche, des séries complètes de poids en pierre, dont les mesures témoignent du système binaire. Ils sont faits de fragments bien polis de silex, de quartzite, d'albâtre, de calcaire et de jaspe. Ils ont des formes cubiques, semi-cubiques, cylindriques et sphériques. On a constaté que très peu d'entre eux étaient défectueux ; c'est un signe de la rigueur des normes commerciales contrôlées par l'Etat.

Citons encore, dans la liste des découvertes de Mohenjo-Daro, des pions en pierre sculptée, échecs et jeux de dés, une soucoupe de terre cuite creusée d'une spirale (sans doute lointain ancêtre du billard anglais). Tous ces objets, créés pour le loisir et le divertissement, indiquent que les hommes, en cette lointaine Antiquité, jouissaient d'une vie heureuse et prospère.

Notons aussi des marmites, des

outils agricoles, des miroirs, des statuettes et des ornements de cuivre et de bronze. Les poteries d'argile offrent toute une gamme d'ustensiles de diverses dimensions, depuis les flacons à parfum miniatures et les pots à fards jusqu'aux grandes auges employées à la nourriture des animaux ou comme matériel sanitaire. Cette poterie est simplement façonnée sur le tour ou parfois décorée de peintures et de dessins : motifs géométriques, figures stylisées d'hommes, d'animaux et d'oiseaux, ou dessins de végétaux ; bien d'autres motifs encore interviennent souvent en gravures ou estampages : écailles de poissons, cercles interférés, feuilles de pipal, damiers.

**A**INSI la civilisation de la vallée de l'Indus surgit mystérieusement pour mystérieusement disparaître. Entre elle et la suivante étape de civilisation connue du Sud asiatique, il y a totale solution de continuité. C'est l'ambition des archéologues de parvenir à renouer le fil de l'histoire. Au nombre des causes possibles du déclin et de la chute de la civilisation de l'Indus, les savants retiennent une progressive sécheresse, les ravages des inondations, quelque mystérieuse épidémie qui aurait décimé la population et enfin — dernière hypothèse qui semble fondée — les raids d'Aryens cruels et pillards, déferlant par vagues successives depuis les passes de montagne du nord et de l'ouest. Mais la réponse exacte est encore à trouver.

Ensevelies sous l'ombre de plusieurs millénaires, les ruines de Mohenjo-Daro étaient demeurées en parfait état de conservation. Mais sitôt tirées de l'oubli, un double fléau les frappa : l'eau et le salpêtre. Si l'on ajoute qu'elles sont menacées par l'érosion fluviale, on conviendra qu'un redoutable danger compromet la survie d'un des monuments les plus remarquables de l'histoire de l'humanité.

L'état actuel des ruines a attiré l'attention des spécialistes, comme celle des profanes. Nul pays, s'il avait Mohenjo-Daro en charge, n'aurait fait davantage pour sa conservation que le Pakistan — et cela en dépit des difficultés économiques que le pays dut affronter. Mais sauver les ruines de Mohenjo-Daro, qui risquent de s'effacer à jamais, ne relève pas de la seule responsabilité du Pakistan.

Le monde civilisé tout entier la partage. Des accords qui permettraient de faire face à cette tâche, avec l'aide de l'Unesco, sont déjà en vue ; s'ils aboutissent, ce sera l'apparition d'un autre édifice, portant témoignage pour les siècles futurs de la technologie moderne et de la coopération internationale.

S. M. Ashfaq et S. A. Naqui



Bois gravé de Youri Kosmynine,  
d'après M. Abdullaev

## NASSIMI grand poète de l'Azerbaïdjan

Imad ad Din Nassimi, l'un des plus grands poètes philosophes du monde islamique, est né il y a 600 ans à Chemakha en Azerbaïdjan. L'anniversaire du poète a été célébré cette année dans différentes parties du monde. En septembre dernier, des commémorations internationales ont eu lieu à Bakou et à Moscou, organisées par l'Académie des Sciences de l'Azerbaïdjan avec la participation de l'Unesco. « Les poèmes de Nassimi », déclarait le Président de la RSFS d'Azerbaïdjan, M. Kourban Khalilov, « ont chanté la beauté et la joie de vivre. Toutes ses œuvres sont imprégnées d'une foi indéfectible en l'homme et en son pouvoir d'enrichissement spirituel et d'affirmation de soi. Nassimi en appelle à la raison de l'homme pour combattre le fanatisme et la mentalité esclavagiste ». Dans cet article, l'écrivain soviétique Vaghif Aslanov analyse la poésie de Nassimi et sa signification dans le monde d'aujourd'hui.

**H**AUTE figure de la poésie et de la philosophie de l'Orient, Imad ad Din, dit Nassimi, s'est imposé comme le fondateur de la poésie philosophique d'expression azerbaïdjanaise.

Il vécut au tournant des 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles, époque où la société subissait l'emprise de l'obscurantisme religieux, alors que son pays était ravagé par les invasions étrangères.

Ce qui nous est parvenu de l'œuvre du poète prouve qu'il fut l'une des intelligences encyclopédiques de son temps. Nassimi fut l'un des propagateurs et des maîtres à penser du *houroufisme*, mouvement mystique panthéiste apparu en Azerbaïdjan à l'aube du 15<sup>e</sup> siècle. Ce mouvement tire son nom de l'arabe *hourouf*, lettres. Le houroufisme divinise les nombres, les lettres et les associations de lettres qui forment le mot. Pour cette doctrine, les lettres sont au principe de l'univers. Toutes les lettres de l'alphabet, tous les écrits sacrés et Dieu lui-même sont ainsi présents sur la face de l'homme.

On rencontre fréquemment dans les poèmes de Nassimi des affirmations sans ambiguïtés telles que : *Le Seigneur tout-puissant n'est autre que le fils de l'humanité*. Nassimi apostrophe son lecteur en ces termes : *O toi, dont le visage est reflet de la substance éternelle, / En vérité, tu es Allah clément et miséricordieux*.

Nassimi utilise le « Je » pour parler de tous les hommes :  
*Mon terme étant éternel et infinie mon origine  
Je dis que dans l'infini et dans l'éternité, je suis le  
[Très-Haut.*

Nassimi accorde à l'homme tous les noms de Dieu énumérés dans le Coran : *Je suis les trente-deux caractères, / Je n'ai ni pair, ni féal, ni remplaçant*.

Le fondateur du houroufisme, le grand philosophe azerbaïdjanais Fazlallah Naïmi, en exposa la théorie dans le *Djawidan Namé*, le Livre de l'Éternité. En 1394, après que Naïmi eut été décapité par Miranshah, fils de Tamerlan, Nassimi quitta Bakou pour la Turquie. Son prosélytisme actif en faveur du houroufisme lui vaut persécutions et emprisonnement. Selon certains renseignements épistolaires, Nassimi vit ses derniers jours à Alep (Syrie).

La légende rapporte qu'un jour, un des disciples de Nassimi s'en alla par les rues en déclamant un *ghazal* persan de son maître : *Ouvre l'œil à Dieu-Vérité si tu veux voir ma face / L'œil qui scrute son nombril, comment verrait-il le visage divin ?*

Entendant ces paroles hérétiques, des fanatiques s'emparèrent du jeune homme et voulurent lui faire avouer le nom de l'auteur. L'autre affirma que le poème était de son cru, ce qui lui valut d'être condamné séance tenante à la peine capitale. Informé de la chose, Nassimi serait accouru sur les lieux de l'exécution et aurait réclamé la mise en liberté de l'innocent, en revendiquant la paternité de l'œuvre.

Les fanatiques décidèrent alors que Nassimi serait écorché vif. C'est avec toute la dignité qui le caractérisait que le poète alla au terrible supplice. Sous la torture, un des bourreaux le questionna : « Toi qui dis être Dieu, pourquoi pâlis-tu tandis que ton sang fuit ? » Nassimi répondit : « Je suis le soleil d'amour à l'horizon d'éternité. A son coucher, le soleil pâlit toujours. »

C'est ainsi que le poète qui chanta la dignité, la beauté d'âme et de cœur, l'amour de la vérité, est entré dans l'histoire comme un martyr dont toute la vie fut consacrée au salut de l'homme et au triomphe de la justice.

Dans ses œuvres, Nassimi convie l'homme à se connaître lui-même, à connaître sa nature divine, persuadé qu'il est à même de percer les mystères de l'Univers. Selon la mythologie orientale, le roi d'Iran, Djamchid, possédait une

SUITE PAGE 40

VAGHIF ASLANOV dirige le Département d'Études comparées des langues turques à l'Institut des Langues de l'Académie des Sciences de la République d'Azerbaïdjan. Il a récemment réuni en deux volumes et commenté certaines des œuvres de Imad ad Din Nassimi, publiées à Bakou (Azerbaïdjan). Une édition française en un volume vient d'être publiée aux Éditions du Progrès (Moscou, 1973).

coupe d'or qui, une fois remplie de vin, devenait le miroir du monde. Nassimi assimile souvent l'esprit humain à cette coupe : *L'essence divine est celée dans l'Homme, / L'Homme est le vin qui remplit la coupe de Djamchid.*

Car le savoir et la raison sont pour Nassimi le bien suprême et la vraie force de l'homme :

*Toi qui convoites le brillant et l'or, convoite plutôt  
[la science,*

*La science de l'Homme n'est-elle pas brillant et or ?*

Et encore : *O Homme, ta force est dans la connaissance.*

L'Homme doué d'intelligence, conscient de sa nature divine, devient l'élément le plus précieux de la Création : *O toi qui dis que gemme et terre sont perle précieuse, / L'Homme, si beau, si généreux, n'est-il perle encore plus belle ?*

Pour la plupart des religions, Dieu est celui qui créa l'Univers sur l'ordre de son Verbe. Pour Nassimi, qui exalte la beauté et la puissance de l'Homme, c'est ce dernier qui est le véritable créateur de toutes choses : *Moi qui suis origine et éternité, / Je suis créateur et création au sein de l'Univers.*

Quant à l'injonction divine, Nassimi est bien persuadé qu'elle est le produit de la puissance du verbe humain : *Cet ordre-là fut l'émanation de notre voix, de notre discours, / Par quoi fut créé tout ce qui est.*

**N**ASSIMI est loin d'idéaliser l'homme en le proclamant Dieu ou de le projeter dans les Cieux, mais il se plaît, au contraire, à en souligner le principe matériel en situant Dieu dans l'Homme : *Le feu et l'eau, la terre et l'air, pourquoi ont-ils nom Homme ?*

Plein d'admiration pour la beauté humaine que caractérisent « les quatre éléments et les six dimensions », le poète s'exclame : *Gloire à celui qui a réuni le feu et l'air à la terre, / Gloire à l'artiste qui a fixé son image sur les eaux !*

Beaucoup de ses poèmes décrivent les pensées et les sentiments de l'homme transporté par une passion bien terrestre pour la femme dont la beauté l'exalte.

Nassimi pratiqua la plupart des genres répandus au Proche et au Moyen-Orient, et largement représentés dans la poésie classique arabe et persane. Ses *ghazals* (poèmes d'amour), *roubaïs* (quatrains), *masnavis* (distiques) et *qasidas* (odes) sont des œuvres brillantes qui eurent une influence décisive sur l'évolution de ces genres dans la poésie turque.

Le *ghazal* est une forme poétique qui glorifie l'amour de la Belle, les affres de l'Amant, la douleur de la séparation et les joies de la rencontre. Mais Nassimi opte fréquemment pour une orientation nettement sociale et philosophique dans des *ghazals* qui peuvent comporter jusqu'à quarante, voire cinquante distiques. Mélange constant de lyrisme et de méditation philosophique, les poèmes de Nassimi allient l'audace et la richesse du mètre avec la mélodie du vers basée sur l'allitération et la répétition interne de la rime.

Même lorsqu'il chante la Bien-Aimée, Nassimi n'en poursuit pas moins ses attaques contre la scolastique théologique et expose son credo philosophique. Il identifie la chevelure de l'Aimée à l'hérésie ou à l'incroyance et son visage à la foi, le tout en un voisinage d'une grande fascination : *Si le doute n'est pas la Foi, comment a-t-il pu se produire / Que dans le réseau dubitable de tes cheveux, j'eusse découvert la lumière de la Foi ?*

Ou encore : *Je le dis à celui qui ne sait le mystère de tes boucles et de ta face : / Ils sont au principe de notre doute et de notre Foi.*

Nassimi célèbre la beauté de la nature, la puissance et la noblesse de l'Homme, la grandeur de la raison ; il cultive l'amour de l'homme et de la dignité humaine, faisant franchir par là une étape nouvelle aux idées humanistes dans la pensée poétique de l'Orient.

Le poète vise à purifier l'Homme ; il lui inculque une morale, lui conseillant d'abandonner la duplicité, la lâcheté,

la cupidité, l'ignorance, la fatuité au profit de la pratique du Bien et du respect de son prochain. C'est avec fierté qu'il proclame : *Je ne me suis pas rendu complice de l'esclavage de l'Homme. / Dieu sait que je dis la vérité.*

Le poète convie l'Homme à vivre dans ce monde, à jouir de tous les biens de la vie. Nassimi rejette catégoriquement l'Au-Delà car, pour lui, le Paradis s'identifie à la fusion avec l'Aimée dans ce monde :

*Ne convoite pas l'Aise dans l'autre monde,  
Houri et Eden c'est de voir son Aimée !*

Aussi apostrophe-t-il prédicateurs et législateurs :

*O prédicateur, en vain aujourd'hui tu me menaces du  
[lendemain.*

*Le sage est sans peur pour qui le lendemain est le  
[jour d'hui.*

*On a beau me promettre le miel et le vin de Dieu en  
[Paradis,*

*Ce sont tes lèvres que je désire, en elles sont le vin  
[et le miel.*

La liberté et le bonheur de l'Homme, sa dignité et sa grandeur sont le leitmotiv de la poésie de Nassimi : *Les deux mondes tiennent en moi, je ne tiens pas dans ce monde.*

Le poète est amoureux du monde dans lequel il vit et où vivent ses poèmes. Rien ne mérite à ses yeux d'être échangé contre l'instant élu de la rencontre avec l'Aimée, pas même le Paradis :

*Le rival me presse de céder le jour d'hui pour celui  
[de demain,*

*Contre un monde, l'instant de la fusion avec l'Aimée,  
[point ne lui céderais.*

Et Nassimi insiste : *Laissons là, ô mon cœur, les promesses, jouissons de l'instant. / Hier n'est plus, demain est indistinct, dans l'instant est la félicité.*

**L**A poésie de Nassimi est le produit caractéristique du bouillonnement social, politique et idéologique dont sont saisis le Proche et le Moyen-Orient, et surtout l'Azerbaïdjan natal à la fin du 14<sup>e</sup> et au début du 15<sup>e</sup> siècle. Cette poésie reflète très complètement la philosophie de son auteur, une pensée extrêmement complexe.

Ici, les motifs d'optimisme peuvent brusquement céder la place au plus noir pessimisme, la foi en la puissance et la bonté de l'homme être submergée par le doute. Alors, on voit Nassimi déplorer que dans ce monde perfide, il n'y ait ni ami fidèle, ni amants véridiques : *Où est l'ami fidèle à ses promesses ? / Où est l'amante dont la parole est vraie ?*

Un roubaï déclare d'autre part : *Les hommes se sont mués en scorpions et en serpents, / Le mal s'est emparé du monde, / Où trouverai-je l'ami au cœur pur, / Où sont donc scrupule et justice ?*

Le poète en vient parfois à maudire le monde, surtout quand il constate que les rônes du pouvoir sont entre les mains de personnages indignes et sots, cependant que les esprits brillants et les sages sont tenus à l'écart. Mais il ne désespère pas, persuadé que la justice doit finir par triompher : *O rossignol, ne désespère pas en l'absence de la rose, patiente : / L'hiver finira, refleuriront les fleurs, ce sera le printemps.*

De nombreux vers se présentent ainsi sous l'aspect de maxime ou de méditation d'ordre éthique : *Ne serre pas la main ennemie, même faite miel. Comment l'homme de peu apprécierait-il ta valeur ? S'entretenir avec le méchant est séjourner en Enfer.*

Nassimi ne se trompait pas lorsqu'il se déclarait l'égal des plus grands poètes lyriques d'expression persane : Salman Savadji et Farid al-Din Attar. Lui qui plaçait plus haut que tout au monde la richesse spirituelle, pouvait dire : *Je suis celui devant qui shâh et sultan ne sont qu'esclaves, Je suis celui pour qui le soleil monte la garde.*

A l'adresse de ses lecteurs, Nassimi déclare :

*Appelez-moi immortellement vif  
Car je suis immortel et à jamais vivant.*

## PAKISTAN petite bibliographie

### AUX PORTES DE L'HISTOIRE

Les Premiers Ages de l'Humanité  
sous la direction de Stuart Piggott  
Hachette, 1962, Paris.

### LA CIVILISATION DE L'INDUS ET SES ENIGMES

Jean-Marie Casal  
Librairie Arthème Fayard, 1969, Paris

### L'INDE ANCIENNE DES ORIGINES A ASOKA

Sir Mortimer Wheeler  
Arthaud, 1966, Paris

### PAKISTAN

Marie-Claude et Georges Villenaud  
Guides Fodor, Vilo 1973, Paris

### GEOGRAPHES ARABES DU MOYEN AGE

Textes choisis et commentés par  
R. Blachère et H. Darmaun  
Librairie C. Klincksieck, 1957, Paris

### COLLECTION UNESCO D'ŒUVRES REPRESENTATIVES

#### MESSAGE DE L'ORIENT

Mohammad Iqbal  
Société d'édition Les Belles Lettres  
1956, Paris

#### LE LIVRE DE L'ETERNITE

Mohammad Iqbal  
Albin Michel, 1962, Paris

#### CONFIGURATION DE LA TERRE

Ibn Hauqal  
Commission internationale pour  
la traduction des chefs-d'œuvre,  
Beyrouth  
Maisonnette & Larose, 1964, Paris

\*\*

COURRIER DE L'UNESCO, juin 1965  
Textes de H.J. Plenderleith, C. Voûte,  
Th. de Beaufort et de M. Brion

## LECTURES

### ■ Au gré des vents Histoire illustrée des ballons libres

Textes et documents réunis  
par Joseph Jobé  
Edita, Lausanne et Vilo, Paris 1973

### ■ Inexpérience ou l'enfant éducateur

par Amélie Dubouquet  
Ed. Fleurus. Paris 1973  
Prix : 26 F

### ■ Le livre des épithètes

par Pierre Ferran  
Les Editions Ouvrières  
Paris 1973. Prix : 13 F

### ■ Enfants russes, enfants américains

par Urie Bronfenbrenner  
Ed. Fleurus. Paris 1973  
Prix : 13 F

### ■ Marxisme et environnement

par Guy Biolat  
Editions sociales  
Paris 1973. Prix : 9 F

### ■ Anthropologie structurale deux

par Claude Lévi-Strauss  
Ed. Plon, Paris 1973  
Prix : 32 F

# LATITUDES ET LONGITUDES

## Un centre international des sciences de l'homme

L'Unesco et le gouvernement libanais ont décidé de créer à Byblos, au Liban, un centre international pour les sciences de l'homme et les problèmes du développement. Il mettra en œuvre les disciplines et méthodes des sciences humaines et des sciences sociales pour élucider les problèmes que posent l'éducation, la science, la technologie, les rapports de l'homme et de son environnement, la coexistence des cultures diverses, des langues et des systèmes sociaux différents, la rencontre des civilisations ancienne et moderne, enfin la sauvegarde de la paix et de la sécurité.

## Sauver Venise

L'Unesco vient de publier une brochure sur les travaux de restauration entrepris à Venise, avec des contributions internationales, pour sauvegarder les trésors de la ville. Plus de cent cinquante photographies montrent les travaux de restauration accomplis avec l'aide de l'Italie, l'Australie, la France, les Etats-Unis d'Amérique, la République fédérale d'Allemagne, la Suisse et le Royaume-Uni.

## Musique et monde de la musique

Dans notre numéro sur la « Musique des Siècles » (juin 1973, page 23), il était dit que l'Institut international d'études comparatives de la musique avait été fondé à Venise en 1970. En fait, l'Institut n'avait fait qu'installer l'une de ses branches à Venise en 1970, nommée « Istituto Internazionale de Musica Comparata ». L'Institut lui-même a été créé à Berlin en 1964 avec Alain Daniélou pour directeur et a depuis été financé par le Sénat de Berlin-Ouest. L'Institut publie à Berlin la revue trimestrielle du Conseil International de la Musique : « Le Monde de la Musique » et prépare les collections de disques : « Anthologies musicales de l'Orient et d'Afrique », « Sources musicales », et « Musique contemporaine ».

## Réflexions sur l'éducation internationale

Le système Unesco des Ecoles associées, dont le but est de promouvoir l'éducation pour la coopération internationale

et la paix dans plus de 900 écoles de 62 pays vient de célébrer son 20<sup>e</sup> anniversaire. A cette occasion, des représentants de nombreuses écoles associées se sont réunis dernièrement à Lévis, au Québec, pour juger des progrès accomplis dans le cadre du programme et des dispositions à prendre pour l'avenir. Tout en maintenant la valeur des thèmes des institutions des Nations Unies dans le cadre du travail des écoles associées (droits de l'homme, études des diverses cultures à travers le monde, etc.), ils ont mis l'accent sur les programmes ayant trait au développement, à l'environnement, et les problèmes interculturels des communautés humaines.

## Alphabétisation

En 1973, le prix Mohammad Reza Pahlavi, créé par le Chah d'Iran pour l'alphabétisation, a été attribué à des éducateurs chiliens dont les méthodes sont en voie d'application au Panama et en Bolivie. Le prix Nadejda Kroupskaïa (URSS) est allé à un programme tanzanien d'éducation qui a permis l'alphabétisation de 250 000 personnes dans le pays.

## En bref...

■ 48 pays ont mis sur pied une campagne pour l'éradication de la malaria : rien qu'en Afrique, un milliard de cachets de médicaments contre la malaria sont distribués chaque année.

■ A la base d'une documentation à l'échelle nationale recueillie par des jeunes de dix à quinze ans, on vient de publier une carte de la pollution industrielle en Grande-Bretagne.

■ Selon l'annuaire statistique de l'Unesco pour 1971, c'est la Suède qui a la presse la plus développée avec 534 exemplaires de journaux pour 1 000 personnes ; elle est suivie par le Japon (511 exemplaires) et l'Islande (448).

■ L'analyse de carottes prélevées à 2 500 mètres de profondeur dans le lit des océans de l'hémisphère austral donne à croire que la Nouvelle-Zélande a dérivé au large de l'Australie il y a de 60 à 80 millions d'années.

■ La production industrielle mondiale (mines, usines, électricité et gaz) s'est accrue en 1971 de 4 % par rapport à 1970 selon l'Annuaire statistique des Nations Unies (1972).

## Droits de l'Homme : un timbre commémoratif



Le 10 décembre 1948, l'Assemblée Générale des Nations Unies adoptait et proclamait la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, « but commun de tous les peuples et de toutes les nations ». Pour le 25<sup>e</sup> anniversaire de la Déclaration, l'administration postale des Nations Unies vient d'émettre un timbre commémoratif. Dixième de la série consacrée aux Droits de l'Homme par les Nations Unies, il est émis en valeurs de 0,40 et 0,80 franc suisse et de 8 et 21 cents. Pour tous renseignements, s'adresser au Service philatélique de l'Unesco, place Fontenoy, 75700 Paris.

# Nos lecteurs nous écrivent

## DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE

Le numéro du « *Courrier de l'Unesco* » consacré à la musique m'a fait vive impression, si bien que je vous suggère de revenir sur ce sujet. Je pense en effet que nous avons besoin d'en apprendre davantage sur cette vieille forme de communication si riche et mystérieuse : la musique.

Quand on veut pousser plus avant ses études musicales, on est tenu souvent pour peu sérieux.

Il me semble que l'on commence à réagir contre cette fâcheuse mentalité : témoins, le Ministère de l'Éducation et de la Culture, et certains gouvernements des États du Brésil, comme le mien, le Ceara. Mais, malheureusement, on ne peut pas changer du jour au lendemain une mentalité qui a été formée pendant des générations.

J'attends, quant à moi, un nouveau numéro du « *Courrier de l'Unesco* » consacré à la musique. Il n'est jamais trop tard pour insister sur cette question. Je suis contente de vous dire que le « *Courrier de l'Unesco* » devient dans mon pays de plus en plus populaire. Pour ma part, je cherche à faire connaître votre revue au plus grand nombre possible de gens, surtout — je vous l'avoue — à cause de votre numéro sur la musique. Pourquoi pas, par exemple, un numéro consacré à la musique « pop », précisément, ou à la musicothérapie, ou encore à l'ethnomusicologie, sujets à peine effleurés dans votre numéro ?

Orlania Monteiro  
Fortaleza-Ceara, Brésil

## VIVE LE PASSÉ MUSICAL

En réponse à la question publiée dans le « *Courrier de l'Unesco* » de juin 1973 (page 37), relative à un numéro futur consacré à la musique « pop », je me permets de vous donner mon avis : une revue sérieuse comme celle-ci n'a pas à traiter de tels thèmes. Car cette musique « pop » ne représente rien d'autre qu'une orientation psychologique nocive dans la formation des jeunes ; de plus cette musique les éloigne de notre belle musique folklorique et de la plus belle de toutes : la musique classique.

L. Carrion  
Sao Gabriel, Rio Grande do Sul,  
Brésil

## TOUS EMBARQUÉS VERS LE MÊME PORT

Je vous écris pour vous dire que la publication du mois d'octobre est merveilleuse. Cependant, quelque chose me choque terriblement. Si vous me demandiez de quelle race je fais partie, je vous répondrais de la race humaine. Ce qui signifie que nous sommes tous de la même race, donc tous égaux. Si Dieu a voulu nous donner différentes couleurs de peau, de cheveux, d'yeux, il avait certainement ses raisons, mais certainement pas la raison de donner à un homme un sentiment de supériorité ou d'infériorité vis-à-vis d'un autre homme. Alors pourquoi vouloir encore

utiliser le mot race pour définir une différence de couleur entre les hommes alors que tous les hommes sont de la même race, la « Race Humaine ».

Si tous les hommes voulaient faire un effort pour comprendre ce que je viens d'essayer de développer, le monde aurait moins de problèmes.

Et, si vous essayiez de développer ceci, ne croyez-vous pas qu'une certaine prise de conscience et de pensée prendrait racine dans la pensée de millions d'hommes et que ce serait déjà un grand pas en avant pour lutter contre le racisme ?

Mme C. Gillard  
Reignier, France

## TERRE S.O.S.

Jour après jour des articles consacrés au problème de la pollution atmosphérique paraissent dans la plupart des publications internationales. Je pense que l'une des principales tâches que nous, les jeunes, avons à accomplir est de lutter pour que nos fils puissent jouir d'un monde un peu plus pur que celui où nous vivons. C'est pourquoi j'aimerais lancer un appel à tous les jeunes du monde pour qu'ils s'unissent dans une même campagne internationale qui, par lettres, appels téléphoniques, et autres moyens de communication rappelle à chaque heure, à chaque minute, de nuit comme de jour, que la Terre est en train de lancer ses derniers appels au secours. Je pense qu'il appartient à l'Unesco de donner à tous les jeunes les moyens de faire campagne. Je ne sais quel accueil sera réservé à mon idée, mais je demande qu'elle soit publiée dans votre « *Courrier de l'Unesco* » pour en apprécier les résultats.

David G. Gross  
Palma Soriano, Cuba

## LES ILLUSIONS PERDUES

Ayant lu l'article intitulé « Le Mythe de l'Équilibre Écologique », par Miguel A. Ozorio de Almeida, publié dans le numéro de janvier 1973, nous protestons contre la teneur généralisée de cet article « sécurisant » qui tente de faire passer les plus éminents écologistes pour des prophètes de malheur, soucieux de « sensationnel ». Quel désastre attendons-nous pour prendre conscience du péril ? Est-il encore possible de traiter les conclusions les plus sérieuses de « misérables considérations à courte vue » ?

Qu'on le veuille ou non, les ressources naturelles sont limitées. Les périls dont veut faire si peu de cas M. Ozorio de Almeida, craintes « sans fondement », s'accroissent chaque jour un peu plus. S'en laver les mains, sous prétexte que « cela peut encore durer quelques années », est un crime contre la vie.

Pendant que pays développés et sous-développés se lancent à la tête accusations et assertions et entretiennent ainsi une lutte stérile, le phytoplancton océanique disparaît, les mers se transforment en poubelles, le béton et l'asphalte mangent forêts et rivières, les espèces animales disparaissent,

les parasites pullulent et l'homme fait des enfants. A ce stade, les « brouilleries » et les « gaffes », répétées, nous mènent au suicide. Avons-nous donc si peur de regarder la vérité en face ? Ou nous adopterons des mesures tout de suite — il nous reste dix à vingt ans pour atteindre le point de non-retour — ou nous disparaîtrons. Le commandant Cousteau a déclaré préférer se tromper avec l'espoir de sauver la terre que de le faire avec le risque de la voir détruire. Le jour de la chute finale, il n'y aura ni pays pauvres, ni pays riches, ni gros pollueurs, ni petits pollueurs, ni optimistes ou pessimistes, il n'y aura plus que des inconscients qui n'auront même plus d'apaisements lugubres à trouver pour éviter de sauter.

Au nom d'un groupe de 120 étudiants :  
Alain Persay,  
technicien supérieur forestier,  
Protection de la Nature,  
Neuvic, France

## IL NE FAUT PLUS D'ENFANTS OUVRIERS

Votre numéro d'octobre 1973 : « 40 millions d'enfants ouvriers dans le monde » intervient dans un contexte très troublant. Puis-je vous demander ce que l'on fait, et ce qu'il faut faire à propos de ce fléau qu'est le travail infantin ?

L'Organisation internationale du travail, que vous citez, a en juin dernier travaillé à faire adopter une nouvelle Convention. J'étais en mesure de participer aux travaux à titre privé et j'ai été très ému des efforts dont témoignaient les représentants des gouvernements, des employeurs et des syndicats, qui visaient de concert à limiter par la loi le travail des enfants.

Mais la Convention ne peut, au niveau international, devenir effective que si les nations décident de la ratifier et d'en appliquer les dispositions. Car il faut voir les choses en face : on exploite surtout le travail des enfants dans les entreprises artisanales familiales, le petit commerce, l'agriculture, les services domestiques, les petites entreprises non syndiquées, ce qui rend l'application des mesures envisagées fort aléatoires. Si bien que même les pays qui ratifieraient la Convention trouveraient des échappatoires quand il s'agit de rendre compte de ces secteurs où sont employés la plupart des jeunes. On ne peut guère espérer parvenir à des résultats si, dans tous les pays, on ne prend conscience des actions gouvernementales, à la lumière de la nouvelle Convention, lesquelles peuvent mettre fin aux préjudices que subissent les jeunes du fait d'un travail précoce : qu'il s'agisse de leur santé, ou de leur avenir. Je ne puis que prier chacun de vos lecteurs de prendre connaissance de la nouvelle Convention internationale (1973) sur le minimum d'âge admis sur le plan de l'emploi, et les inciter à lutter pour la disparition du travail infantin auprès de leurs gouvernements respectifs.

Jim Chalis  
Canterbury  
Kent, Angleterre

## Janvier

POUR QUE TERRE DEMEURE (B. Ward). Politique mondiale de l'environnement (L. K. Caldwell). Halte à la croissance ? (P. Peccei). Pas de recette passe-partout (G. Myrdal). Environnement et politique (Table ronde). Pétrole et Méditerranée (C. Munns). Le bestiaire de Ugo Mochi. Pollution n° 1 : Le sous-développement (J. de Castro). Mythe de l'équilibre écologique (M. Ozorio de Almeida). Dix grands polluants. Richesse de la biosphère (N. Timoféev-Ressovski). Trésors d'art : Divinité persane (Iran).

## Février

SCIENCE et MYTHES (P. Auger). Prix scientifiques de l'Unesco (D. Behrman). Les Thraces (M. Stancheva). TV par satellites (G. Naesselund). Afrique et technique (A. Lankoandé). L'Américain lit plus que l'Européen (H. Steinberg). Les livres les plus traduits. Trésors d'art : La Dame de Baza (Espagne).

## Mars

L'ART AUX TROIS VISAGES (J. Havet). L'art en Occident (M. Dufrenne). Un nouvel art de vivre. L'hyperréalisme. L'art dans le monde socialiste (B. Köpeczi). L'art en Afrique, Asie, Amérique latine (M. Dufrenne). Trésors d'art : Bouddha (Birmanie).

## Avril

SUR LES TRACES DE COPERNIC (J. Bukowski). Naissance de la science moderne (O. Gingerich). Etapes des révolutions célestes (O. Pedersen). Supplément spécial : Copernic raconté aux enfants (J.-C. Pecker). Révolution culturelle de la Renaissance (P. Rossi). Copernic, Bruno, Galilée (V. Cappelletti). Nouvelle vision de l'univers (R. Maheu). Trésors d'art : Dieu des Cyclades (Grèce).

## Mai

LA DROGUE. L'Unesco et la lutte contre la drogue. Enquêtes de l'Unesco : L'école devant la drogue ; Expériences dans six pays ; Presse, radio, TV face à la drogue ; Nocivité du cannabis. Pièges à éviter (G. Birdwood). Bilan mondial (I. Bayer). Drogue et société (M. Hicter). Trésors d'art : Sculpture (Mali).

## Juin

LA MUSIQUE DES SIECLES (B. Nettl-M. Freedman). Editorial (A. Daniélou). Musiques d'Orient (Tran Van Khê). Beethoven charme la forêt (D. Chostakovitch). L'ange aux maracas (A. Carpentier). Musique indienne (pages couleurs). Unesco et musique. Musique d'Afrique (A. Euba). Musique tibétaine (J. Vandor). Passion parfaite (al-Farabi). Trésors d'art : Céramiques (Hongrie).

## Juillet

MENACES SUR LA VIE PRIVÉE. Enquêtes des Nations Unies : sition ; Oreilles électroniques ; Yeux invisibles ; Vide juridique ; Nouveaux moyens d'investigation mentale ; Univers computationnaire (étude Unesco). Les ruines de Mari (A. Parrot). Manuscrits arméniens (D. Fiks). Trésors d'art : Amazonie (Brésil).

## Août-Septembre

METEOROLOGIE. A l'échelle de la planète (K. Langlö). Cinquante records météo. Refroidissement de la Terre (H. H. Lamb). Escadre internationale scientifique dans l'Atlantique (Y. V. Tarbeev). Le temps, c'est de l'argent (D. Behrman). Huit pages spéciales pour enfants : L'ABC de la météo. Ce que les mots veulent dire (F. Le Lionnais et R. Clausse). Sécheresse en Afrique (J. Dresch). Désastres naturels (J. Namias). Les cyclones (P. Rogers). Bangladesh : collines du salut. Adages et présages (R. Clausse). Proverbes. Les saisons sous les Pharaons (A. El Sawi). Trésors d'art : Pluie (Mexique).

## Octobre

QUARANTE MILLIONS D'ENFANTS OUVRIERS (enquêtes B.I.T. et Unesco). Droits de l'homme et l'Unesco (P. Juvigny et M. P. Herzog). Science et racisme (G. Glezerman). Frobenius et l'Afrique (E. Haberland). Art africain : quatre pages couleurs. Droits et responsabilité des jeunes (T. Patrikios). Mariage, majorité, droit de vote : âges légaux. Timbres-poste et droits de l'homme. Trésors d'art : Homme (Indonésie).

## Novembre

AFRIQUE < PORTUGAISE >. La lutte pour l'indépendance (B. Davidson). Les Nations Unies face au dernier empire colonial. Culture et indépendance (A. Cabral). Art Makondé. Mission de l'ONU en Guinée libérée (H. Sevilla Borja). L'Unesco et l'Afrique en lutte (G. Fontaine-Eboué). L'éducation dans les territoires portugais d'Afrique (E. de Sousa Ferreira). Colonialisme et décolonisation (M. H. Aryubi). Trésors d'art : Visage du Pérou.

## Décembre

PAKISTAN : 5 000 ANS DE CIVILISATIONS. L'héritage culturel du Pakistan (S.A. Naqvi). Mohenjo Daro et la naissance d'une civilisation (S.A. Naqvi et M. Ashfaq). La restauration de Mohenjo Daro (M. Daifuku). Art de l'Indus : 8 pages couleurs. Les mystères de l'écriture de l'Indus (A.H. Dani). Les jardins Shalamar (Ishtiaq Khan). Miniatures mongoles (M. Hasan). Nassimi, poète azerbaïdjanais (V. Aslanov). Trésors d'art : Sculpture hittite (Turquie).

## Pour vous abonner, vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements des abonnements peuvent être effectués auprès de chaque agent de vente qui est à même de communiquer le montant du prix de l'abonnement en monnaie locale.

**ALBANIE.** N. Sh. Botimeve Naim Frasher, Tirana. — **ALGÉRIE.** Institut pédagogique national, 11, rue Ali-Haddad, Alger. Société nationale d'édition et de diffusion (SNED), 3, bd Zirout Youcef, Alger. — **RÉP. FÉD. D'ALLEMAGNE.** Unesco Kurier (Edition allemande seulement) : Bahnenfelder Chaussee 160, Hamburg-Bahrenfeld ; CCP 276650. Pour les cartes scientifiques seulement : Geo Center, D7 Stuttgart 80, Postfach 800830. Autres publications : Verlag Dokumentation, Postfach 148, Jaiserstrasse 13, 8023 München-Pullach. — **RÉP. DÉM. ALLEMANDE.** Deutscher Buch-Export und Import GmbH, Leninstr. 16, 701 Leipzig. — **AUTRICHE.** Verlag Georg Fromme et C., Arbeitergasse 1-7, 1051 Vienne. — **BELGIQUE.** Agent pour les publications de l'Unesco et pour l'édition française du « Courrier » : Jean De Lannoy, 112, rue du Trône, Bruxelles 5. CCP 708-23. Edition néerlandaise seulement : N.V. Handelsmaatschappij Keesing, Keesinglaan 2-18, 2 100 Deurne-Antwerpen. — **BRÉSIL.** Fundação Getúlio Vargas, Serviço de Publicações, Caixa postal 21120, Praia de Botafogo, 188, Rio de Janeiro, GB. — **BULGARIE.** Hemus, Kantora Literatura, Bd. Rousky 6, Sofia. — **CAMEROUN.** Le Secrétaire général de la Commission nationale de la République fédérale du Cameroun pour l'Unesco B.P. N° 1 061, Yaoundé. — **CANADA.** Information Canada, Ottawa (Ont.). — **CHILI.** Editorial Universitaria S.A., casilla 10220, Santiago. — **RÉP. POP. DU CONGO.** Librairie populaire, B.P. 577, Brazzaville. — **COTE-D'IVOIRE.** Centre d'édition et de diffusion africaines. Boîte Postale 4541, Abidjan-Plateau. — **DAHOMÉY.** Librairie nationale. B.P. 294, Porto Novo. — **DANEMARK.** Ejnar Munksgaards Ltd, 6, Nørregade, 1165 Copenhague K. — **ÉGYPTE (RÉP. ARABE D').** National Centre for Unesco Publications, N° 1 Talaat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire ; Librairie Kasr El Nil, 38, rue Kasr El Nil, Le Caire. — **ESPAGNE.** Toutes les publications y compris le Courrier : Ediciones Iberoamericanas, S.A., calle de Oñate, 15, Madrid 20 ; Distribución de Publicaciones del Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Vitrubio 16, Madrid 6 ; Librería del Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Egiptiacas, 15, Barcelona. Pour « le Courrier »

seulement : Ediciones Liber, Apartado 17, Ondárroa (Vizcaya). — **ÉTATS-UNIS.** Unesco Publications Center, P.O. Box 433, New York N.Y. 10016. — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu Helsinki. — **FRANCE.** Librairie Unesco, 7-9, place de Fontenay, 75700 Paris. C.C.P. 12.598-48. — **GRÈCE.** Anglo-Hellenic Agency 5 Koumpari Street Athènes 138. — **HAITI.** Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. **HAUTE-VOLTA.** Librairie Attie, B.P. 64, Librairie Catholique « Jeunesse d'Afrique », Ouagadougou. — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvtársulat, Váci U. 22, Budapest V.A.K.V. Könyvtársulat Boltja, Népköztársaság utja 16, Budapest VI. — **INDE.** Orient Longman Ltd. : Nicol Road, Ballard Estate, Bombay 1 ; 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. 36a Anna Salai Mount Road, Madras 2. B-3/7 Asaf Ali Road, P.O. Box 386, Nouvelle-Delhi. Publications Section, Ministry of Education and Social Welfare, 72 Theatre Communication Building, Connaught Place, Nouvelle-Delhi 1. Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 16. Scindia House, Nouvelle-Delhi. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, av. Iranchahr Chomali N° 300, B.P. 1533, Téhéran. Kharazmie Publishing and Distribution Co., 229 Daneshgah Str., Shah Avenue P. O. Box 14/1486, Téhéran. — **IRLANDE.** The National Press, 2 Wellington Road, Ballsbridge, Dublin 4. — **ISRAËL.** Emanuel Brown, formerly Blumstein's Bookstores : 35, Allenby Road and 48, Nachlat Benjamin Street, Tel-Aviv. Emanuel Brown 9 Shlomzion Hamalka Street, Jérusalem. — **ITALIE.** Licos, (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.) via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence. — **JAPON.** Maruzen Co Ltd., P.O. Box 5050, Tokyo International, 100.31. — **RÉPUBLIQUE KHMÈRE.** Librairie Albert Portail, 14, avenue Bouloche, Phnom-Penh. — **LIBAN.** Librairies Antoine, A. Naouf et Frères, B.P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grand-Rue, Luxembourg. — **MADAGASCAR.** Toutes les publications : Commission nationale de la République malgache, Ministère de l'éducation nationale, Tananarive. **MALI.** Librairie populaire du Mali, B.P. 28, Bamako. — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 281, avenue Mohammed V, Rabat. CCP 68-74. « Courrier de l'Unesco » : pour les membres du corps enseignant : Commission nationale marocaine pour l'Unesco 20, Zenkat Mourabitine, Rabat (C.C.P. 324-45). — **MARTINIQUE.** Librairie « Au Bouf Mich », 1, rue Perrinon, 66, av. du Parquet, 972 - Fort-de-France. — **MAURICE.** Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbon Street Port-Louis. — **MEXIQUE.** CILA (Centro inter americano de Libros Académicos), Sullivan 31-Bis, Mexico 4 D. F. — **MONACO.** British Library, 30, boulevard

des Moulins, Monte-Carlo. — **MOZAMBIQUE.** Salema & Carvalho Ltda caixa Postal, 192, Beira. — **NIGER.** Librairie Mauclet, B.P. 868, Niamey. — **NORVÈGE.** Toutes les publications : Johan Grundt Tanum (Booksellers), Karl Johans gate 41/43, Oslo 1. Pour « le Courrier » seulement : A.S. Narvesens, Literaturtjeneste Box 6125 Oslo 6. — **NOUVELLE-CALÉDONIE.** Reprax S.A.R.L., B.P. 1572, Nouméa. — **PAYS-BAS.** « Unesco Kœrner » (Edition néerlandaise seulement) Systemen Keesing, Ruysdaelstraat 71-75, Amsterdam-1007. Agent pour les autres éditions et toutes les publications de l'Unesco : N.V. Martinus Nijhoff Lange Voorhout 9, La Haye. — **POLOGNE.** Toutes les publications : ORWN PAN, Palac Kultury i Nauki, Varsovie. Pour les périodiques seulement : « RUCH » ul. Wronia 23, Varsovie 10. — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Ltda, Livraria Portugal, rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **ROUMANIE.** I.C.E. Libri P.O. 8. 134-135, 126 calea Victoriei, Bucarest. Abonnements aux périodiques Romprezfilatelia, calea Victoriei nr. 29, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E.1. — **SÉNÉGAL.** La Maison du Livre, 13 av. Roume, B.P. 20-60, Dakar. Librairie Clairafrique, B.P. 2005, Dakar ; Librairie « Le Sénégal » B.P. 1594, Dakar. — **SUÈDE.** Toutes les publications : A/B C.E. Friczes Kungl. Hovbhandel, Fredsgatan, 2, Box 16356, 103 27 Stockholm, 16. Pour « le Courrier » seulement : Svenska FN-Förbundet, Skolgrand 2, Box 150-50, S-10465 Stockholm - Postgiro 184692. — **SUISSE.** Toutes les publications : Europa Verlag, 5, Rämistrasse, Zurich. C.C.P. Zurich VIII 2383. Payot, 6, rue Grenus 1211, Genève 11, C.C.P. 12.236. — **SYRIE.** Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement, B.P. 704, Damas. — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1-(Exposition permanente) ; Zahranicni Literatura, 11 Soukenicka, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement : Alfa Verlag Publishers, Hurbanovo nam. 6, 893 31 Bratislava. — **TOGO.** Librairie Evangélique, BP 378, Lomé ; Librairie du Bon Pasteur, BP 1164, Lomé ; Librairie Moderne, BP 777, Lomé. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi ; Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mezhdunarodnaja Kniga, Moscou, G-200. — **URUGUAY.** Editorial Losada Uruguayua, S.A. Libreria Losada, Maldonado, 1092, Colonia 1340, Montevideo. — **VIËT-NAM.** Librairie Papeterie Xuân-Thu, 185, 193, rue Tu-Do, B.P. 283, Saigon. — **YUGOSLAVIE.** Jugoslovenska Knjiga, Terazje 27, Belgrade. Drzavna Založba Slovenje Mestni Trg, 26, Ljubljana. — **RÉP. DU ZAIRE.** La Librairie Institut national d'études politiques B.P. 2307, Kinshasa. Commission nationale de la Rép. du Zaïre pour l'Unesco, Ministère de l'éducation nationale, Kinshasa.



Vieux de 4 500 ans, les sceaux de l'Indus trouvés à Mohenjo-Daro portent au-dessus de l'effigie d'énigmatiques inscriptions que les savants s'efforcent de déchiffrer (voir article page 28). Chacun des trois sceaux présentés ici figure sous deux aspects : à gauche, le sceau proprement dit avec son dessin en creux ; à droite, l'empreinte positive correspondante. A noter un curieux effet d'optique : si le lecteur place cette page sens dessus dessous, les images en creux lui paraîtront en relief, et vice versa.

Photos Department of Archaeology and Museums, Pakistan

## L'énigmatique écriture de Mohenjo-Daro